

Stéphanie Barouh-Cohen, *Le Corps à l'épreuve de la survie psychique*, Paris, Campagne Première/, 2016, 172 p.
Par Claude Stark

DANS **LES LETTRES DE LA SPF** 2017/1 N° 37 , PAGES 197C À 205C
ÉDITIONS **ÉDITIONS CAMPAGNE PREMIÈRE**

ISSN 1281-0797

ISBN 9782372060301

DOI 10.3917/lspf.037.0197c

Date de mise en ligne : 06/01/2020

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-les-lettres-de-la-spf-2017-1-page-197c?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Campagne Première.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

LECTURES

Tristan Garcia-Fons (coordinateur)

Autismes, transferts et langage

Paris, Campagne Première/, 2016, 160 p.

Par DOMINIQUE MAZÉAS

Des bruits de billes qui roulent et cognent contre le mur du bureau de l'analyste, des cris stridents qui l'empêchent de penser, des raclements de gorge, des chuchotements, des « mots-substances » ou répétés à la cantonade et parfois de longs silences... La clinique de l'autisme confronte l'analyste à des sonorités insolites, à des modes de présence peu habituels et à des intensités émotionnelles parfois extrêmes. Pourtant, chemin faisant, la parole se forme et s'adresse dans le transfert: « J'ai peur de perdre mon idée quand je répète... elle est dans ma tête... j'ai peur de perdre les yeux dans ma tête... J'ai peur que les idées tombent dans ma tête... » (p. 144), explique une jeune adulte, ou encore « tu m'emmaides » lance une adolescente à son analyste... Toutes les personnes autistes ne verbalisent pas leurs ressentis. Néanmoins, quand elles ont eu l'occasion de rencontrer l'analyste dans des zones non figuratives et non verbales, elles peuvent souvent évoquer de manière particulièrement émouvante le lien transférentiel et ses effets sur leurs vécus internes. Les travaux rassemblés dans cet ouvrage, dédié à la mémoire de Dominique Guyomard, s'en font pleinement l'écho.

La première partie, intitulée « Autismes et transferts », est composée de variations, au sens musical du terme, autour de la notion d'accueil. Il y est question du positionnement de l'analyste qui tente de se faire interlocuteur de la présence lointaine du patient, au-delà de son indifférence de façade. D'un commun accord et chacun à leur manière, les auteurs soulignent que cet accueil est actif. Il passe par l'acceptation d'une forme de « dénue-ment » et par un « partage sensoriel » souvent soutenu par l'expérience esthétique et artistique. Il implique de faire le « pari » du sens, sans pour autant le forcer. Il demande aussi d'accorder de la valeur à une pensée pré-verbale offrant un terrain de rencontre intime et fécond entre l'analyste et son patient. Ces textes révèlent combien les voies de construction psychique sont foisonnantes dès lors que l'analyste ne se laisse ni sidérer, ni fasciner par l'intensité des détresses primitives qui se jouent dans le transfert. C'est bien plutôt sa capacité à engager une confiance dans le lien humain qui est ici mise en exergue. Le vivant et ses détours sont accueillis

avec un respect rigoureusement analytique qui laisse se déployer des cheminements subjectifs originaux mais communément humains.

La seconde partie intitulée «Autismes et langage» met l'accent sur l'importance des préalables à l'émergence du langage verbal. Ces préalables sont explorés comme des occasions de rencontre à part entière qui favorisent, chez le patient, le sentiment d'exister dans son corps et le plaisir d'utiliser les mots dans la relation à autrui. Le lecteur est invité à se laisser exiler dans des organisations perceptives différentes de celles qui lui sont familières, à se laisser aussi interroger par d'autres champs disciplinaires, comme la phénoménologie ou la physiologie, pour élargir ses capacités d'identification aux vécus internes des sujets autistes. Ces chemins de traverse ramènent néanmoins toujours vers l'écoute des questionnements du patient sur l'origine de ses éprouvés corporels et émotionnels, sur l'origine du son de sa voix et sur celle du sens des mots. Sa construction d'une position subjective dans le transfert est intimement liée à la créativité qui se déploie dans la rencontre. Par-delà la répétition de ce que le patient manifeste, le plaisir du thérapeute «à composer avec des registres toniques, moteurs, sensoriels, émotionnels» (p. 114) et signifiants offre l'occasion d'un dialogue créateur de sens partagé. Cette créativité qui sous-tend l'ensemble des textes est profondément inspirante et essentielle pour les cliniciens à l'écoute des sujets autistes comme des sujets qui le sont moins...

Jean-Marc Chauvin (dir.) *Les Écueils du féminin dans les deux sexes*

Paris, Campagne Première/, 2016, 217 p.

Par CATHERINE VEY

Cet ouvrage collectif a été publié à la suite d'un cycle de conférences tenues d'octobre 2013 à juin 2015 à Genève dans le cadre du Centre de psychanalyse Raymond de Saussure. Il offre les réflexions et les avancées théoriques des conférenciers à propos d'une des dernières préoccupations de Freud concernant ce qui lui semblait entraver la fin de la cure, la résistance au changement, qu'il nommera le «roc du féminin». Cette butée, bien que les enjeux en soient différents, se rencontre tout autant pour des analysants hommes que femmes. Pour les femmes, ce qui se joue se situe du côté du roc biologique indépassable et vient se dire sous la forme de

«l’envie du pénis». Pour les hommes, cela s’énonce sous le refus d’une position passive.

Jean-Marc Chauvin, dans son introduction, rappelle le cheminement théorique freudien à propos du féminin jusqu’au dernier texte de 1932, publié dans les «Nouvelles Conférences sur la psychanalyse» et intitulé «La féminité». Freud, dans sa théorie du développement psychosexuel, soutient l’idée de l’existence d’un seul sexe, le masculin, comme organisateur du monde psychique pour les deux sexes. Il conservera ce point de vue tout au long de son œuvre théorique. Mais pour autant, il va laisser ouvert un questionnement à propos de la féminité, qui est pour lui une énigme, un continent noir, une *terra incognita*. Chacun des auteurs se mettant au travail ont repris à leur compte cette question du féminin et de ses écueils.

Certains d’entre eux, restant au plus près de la trame théorique freudienne à propos du développement psychosexuel, vont en explorer les diverses facettes et y apporter des éclairages différents. Ainsi, pour Jacqueline Shaeffer, à l’origine du féminin, la mère soumet la fille à la logique phallique et symbolique du père en imposant un refoulement primaire de la zone vaginale, protégeant ainsi l’enfant de sa propre jouissance. À l’adolescence, la polarité masculin-féminin viendra dans le continuum de l’organisation psychosexuelle antérieure, phallique/châtrée, tout en restant toujours à construire. Pour cet auteur, parler de la crainte de la castration reste tout autant pertinent pour la fille que pour le garçon. Bien qu’elle ne puisse prendre la forme de la crainte pour le pénis, c’est l’intégrité du corps qui est menacé. Pour Monique Cournut-Janin, la construction du féminin s’établit dans le contact corps à corps avec l’inconscient maternel et détermine la vie amoureuse. S’attardant également sur ce lien premier mère-fille, Jacqueline Godfrind le définit comme étant dans le registre de l’homosexualité primaire, celui d’un duel possiblement mortifère. Elle met en lumière un «pacte noir» unissant mère et fille, la présence d’un père «tiersant» étant convoqué dans ce rapprochement aliénant mère-fille. De ce fait, le féminin, dans sa dimension d’altérité, ne peut se définir comme tel que par l’existence d’un masculin. Dans le chapitre qu’elle consacre à l’anorexie mentale, Nadia Mammari s’interroge sur la prééminence des filles présentant cette symptomatologie et fait la recension des divers facteurs, biologiques, socioculturels, familiaux et psychanalytiques qui semblent participer à sa survenue. Elle souligne l’investissement important d’une image féminine idéalisée qui s’exprime dans les blogs tenus par les adolescentes. La réflexion de Jean-Marc Chauvin porte, elle,

sur un des aspects du processus œdipien et interroge la position passive et homosexuelle de l'œdipe négatif, autre face, écrit-il, du «roc du féminin». Il en souligne son aspect structurant et propose de le penser en deux phases distinctes, la phase phallique identitaire et la phase phallique vaginale.

D'autres auteurs se sont plus spécifiquement demandé comment le féminin et la bisexualité psychique étaient au travail dans le processus analytique. Catherine Chabert met l'accent sur l'importance de la bisexualité psychique. Celle-ci témoigne ainsi de l'inscription interne des deux sexes et se manifeste dans le processus de la cure et le transfert par le jeu des identifications. Pour Nathalie Zilkha, le féminin a une affinité particulière avec l'analyse, car il est sollicité à travers le nécessaire investissement de la réceptivité à la réalité psychique. Corrélativement, le travail analytique peut faire apparaître des «accrocs» dans son organisation par le clivage des éléments masculins et féminins.

Un dernier ensemble de conférenciers a abordé cette question du féminin, non seulement du côté du «roc du féminin», mais aussi dans sa dimension d'altérité énigmatique, qualifiée par Freud de *dark continent*. Ainsi, pour Jacques André, le premier écueil du féminin auquel se heurte Freud est théorique. En effet, bien que ce dernier possède une théorie très construite et exhaustive à propos de la féminité, coexiste de façon concomitante dans ses écrits son incompréhension à ce sujet. Si l'image du continent noir associe le féminin et le primitif, la thèse formulée par Freud en 1932 réduit inversement le féminin à une formation psychosexuelle secondaire. Il y a primat du phallus, la petite fille découvre son sexe non en l'explorant, mais en s'apercevant qu'elle n'en a pas. L'envie du pénis apparaît comme le destin ultime de la sexualité féminine. Pour Jacques André, «ce n'est pas phallus ou *dark continent*, mais nécessairement les deux». Ainsi, si Freud fait de l'envie du pénis le premier mouvement vers la féminité, cet auteur propose l'hypothèse inverse. Cette formation vient fermer quelque chose d'une féminité primitive de l'enfant, fille ou garçon, en lien avec l'intérieur du corps, son effraction, sa passivité. Le travail de Serge Lesourd, bien que dans des références conceptuelles différentes, prolonge cette façon d'aborder la question du féminin. Pour ce dernier, c'est l'adolescence et la découverte d'une nouvelle forme de jouissance sexuelle qui met fin à la croyance infantile en un seul sexe, le masculin. C'est la rencontre de l'Autre sexe qui fait sortir de la tranquillité infantile œdipienne. La poussée pubertaire réveille des traces de jouissance du corps archaïque. La référence de Freud au continent noir, ou la formule de Lacan, «la Femme n'existe pas», viennent dire cette énigme d'une

jouissance non normée, non pacifiée par la castration, dont la seule limite est celle du corps, toujours mortel. La sexualité s'inscrit alors, non plus en terme d'opposition phallique/châtré, mais entre masculin et féminin, faisant du féminin l'organisateur adolescent. L'inscription de la jouissance féminine dans le corps bouscule les repères et impose au sujet un choix, plus totalement inscrit dans la différence biologique des sexes, mais davantage de l'ordre d'un positionnement et d'une construction subjective de l'identité sexuée. La contribution de François Ansermet ouvre ce questionnement à propos du féminin sur une clinique actuelle, contemporaine, où la question de l'identité sexuelle se pose au-delà de la seule différence anatomique. Il en est ainsi de la clinique du choix du sexe, transsexualité ou intersexualité, aux dernières avancées des biotechnologies. La reproduction de la vie, la procréation et la gestation peuvent être désormais détachées de toute congruence directe avec l'identité et la sexualité. Ces questions contemporaines viennent interroger la psychanalyse, tant dans sa clinique que dans son élaboration théorique.

L'un des intérêts de ce livre consiste à ouvrir à ce champ de réflexion. Un autre, non moins important, se trouve dans la diversité des points de vue des contributeurs, psychanalystes appartenant à des associations différentes, avec des cadres théoriques hétérogènes, parfois irréductibles. Néanmoins, sur le féminin, tous se risquent à confronter leur approche, à explorer chacun à leur tour la question posée et à mettre en commun leur réflexion et leur intérêt.

Stéphanie Barouh-Cohen

Le Corps à l'épreuve de la survie psychique

Paris, Campagne Première/, 2016, 172 p.

Par CLAUDE STARK

Issu d'une thèse, cet ouvrage témoigne d'une clinique que l'on dit souvent «difficile», où la parole échappe parfois à un travail de représentance ou vient à manquer. Le corps au contraire s'invite comme lieu du paradoxe de la survie psychique, expression d'une souffrance mais aussi ultime limite à l'effondrement. Livre passionnant où l'auteur-analyste nous fait partager sa clinique au plus près de ce qui se joue dans le transfert, qu'elle nomme «l'entre-Je de la scène analytique». À travers l'univers des sensations, des éprouvés, mais aussi des mises en mots, elle nous fait entendre ce que le sujet n'a pu éprouver, qu'il revient à l'analyste

«d'éprouver psychiquement» sur le fil du transfert pour que se tisse un sentiment continu d'exister. L'intérêt du livre réside aussi dans le développement rigoureux et inventif de différentes approches théoriques autour du statut du corps à l'épreuve de la survie psychique.

L'auteure définit d'abord le corps comme «lieu d'ancrage au sentiment d'exister à la croisée de la sensorialité et de l'autre, et dégage par la suite les effets de son achoppement, telle la formation d'une armature défensive» érigée contre le retour du clivé et donc de l'expérience catastrophique. Se référant à des analystes qui ont travaillé autour des problématiques de l'informe, du vide, de l'impensable, elle s'en distingue par une hypothèse majeure : «La répétition n'est pas soutenue par une "énergie du désespoir" mais par une "énergie du désêtre", c'est-à-dire par une force de vie, tirée de l'expérience d'avoir survécu à l'anéantissement du sentiment de soi» (p. 16). Stéphanie Barouh-Cohen nous invite à cheminer vers diverses contrées théoriques où se côtoient Freud, Ferenczi, Winnicott, Piera Aulagnier, Frances Tustin et bien d'autres. Autant d'éclairages pour nous aider à penser cette «énergie du désêtre» et le principe de survie/principe d'anéantissement.

Si Freud a très tôt évoqué l'Infans et son cri de détresse adressé à un prochain, il a aussi lié angoisse et trauma dans le fait que le moi pouvait être atteint très précocement et garder la trace d'une blessure narcissique. Ferenczi en a alors fait l'essence même de son travail, mais il est resté freudien en considérant que le principe de plaisir/déplaisir est l'organisateur de la vie psychique. Pour l'auteure, rejoignant en cela Paul Racamier, dans ces problématiques de survie serait principalement à l'œuvre le principe de survie/principe d'anéantissement, sans pour autant se substituer au principe de plaisir/déplaisir. D'où cette question, dans son introduction : «Comment rendre au sexuel sa visée organisatrice, dès lors que les vicissitudes de l'être pèsent sur le sentiment continu d'exister?»

Avec Piera Aulagnier, nous approchons des «sources de l'être» et des processus qui encouragent son émergence. Elle souligne le primat de la sensorialité dans la mise en vie de l'appareil psychique et par là même celle du corps sensoriel-érogène. Ce qui fait trace d'expériences archaïques constitue ainsi les premières représentations engrammées dans le corps, qu'elle nomme pictogrammes. Et lorsque le sujet porte en lui la mémoire trop prégnante de pictogrammes négatifs, toute l'économie somato-psychique entre dans une logique de survie psychique. Le sujet peut alors avoir recours à des processus auto-calmants, s'inscrire dans une logique d'auto-engendrement, et chercher à se «re-présenter» comme Claire, cette

patiente qui se vivait comme «immatérielle», «invisible» et cherchait le reflet de sa propre image en s'entourant de miroirs pour pallier l'absence d'un regard internalisé, mettant en péril son sentiment d'exister dans la continuité. Stéphanie Barouh-Cohen écrit : «Ainsi, lorsque le corps et la psyché sont “catastrophés” du fait de la déliaison somato-psychique à l'œuvre, la recherche d'un corps étranger comme moyen d'échapper transitoirement à ce qui se défait est fortement activée. Le “corps-monstrueux” de la boulimique, le “corps-cadavre” de l'anorexique, le corps “dans tous ses états” du toxicomane ou encore le corps malade du somatisant... prendraient ainsi alternativement les statuts de corps “auto-engendrés” (si nous nous plaçons d'un point de vue défensif) et “auto-désengendrés” (dans le sens de la répétition du trauma) du fait même du fantasme d'annulation de l'existence même du sujet» (p. 93).

L'approche winnicottienne tient une place essentielle tant à travers les récits de cures que dans son travail théorique, notamment le concept de l'élément féminin pur. L'auteure met en lumière l'importance de cette capacité à prendre de l'autre en soi qui participe au sentiment d'exister. Elle se réfère aussi aux capacités créatives du sujet, centrales chez Winnicott. Si son écoute est orientée par la reconnaissance de ce qui a fait trauma, elle souligne ce qui a permis au sujet, à travers ses processus de survie, d'inventer une forme qui est, en soit, une création.

Tout en évoquant la clinique de l'autisme, Stéphanie Barouh-Cohen ne fait pas de ces survivants de la psyché des autistes, mais remarque que s'ils ont recours par moments à «une capsule ou enclave autistique», c'est dans une perspective de survie. Se couper de l'autre ou de soi-même est alors un recours absolu. Elle développe aussi toute une réflexion psychopathologique, de la névrose actuelle aux personnalités «as if», sans se laisser enfermer dans la catégorie «état limite», pour privilégier l'idée de «processus limites», ouvrant alors à une écoute plus dynamique où les registres primaires mais aussi très secondarisés prennent toute leur place.

En conclusion, l'auteure nous invite à supporter ces moments où notre désir s'émousse, lorsque ces patients nous mènent à une impasse et neutralisent l'analyste. Elle propose d'adopter l'«attitude passive de présence et de soutien» préconisée par Didier Anzieu, qui évite les écueils d'un laisser tomber, pour des moments transférentiels très proches, selon elle, d'une expérience agonistique.

Marie-Claude Egry

Le Deuil en miroir

Paris, Éditions CampagnePremière/, 2016, 230 p.

Par JEAN-FRANÇOIS SOLAL

Issu de sa thèse, l'appréhension d'avoir à lire un ouvrage académique est vite levée : Marie Claude Egry, docteure en psychanalyse est aussi une psychanalyste qui a travaillé longtemps dans la protection de l'enfance et témoigne ici de sa pratique institutionnelle. Ce livre, évidemment très documenté, ne cherche pas une validation de sa clinique du deuil, par une conséquente bibliographie, mais plutôt à apporter un contrepoint théorique à une clinique du deuil que nous méconnaissons trop souvent.

Si le miroir ne reflète pas le deuilleur, c'est qu'il pourrait se perdre dans une contemplation mortifère. J'ai compris son titre, le «deuil en miroir», comme le fait que chaque deuil reflète d'autres deuils, en miroir les uns des autres. La thèse centrale de l'auteure est que la continuité de vie suppose que les deuils se répondent les uns les autres assurant au sujet une trame symbolique faite de ce que les deuils transmettent dans la succession des générations.

Cet ouvrage est constitué de huit chapitres; les cinq premiers concernent les enfants ou l'infantile chez l'adulte : l'enfant endeuillé, le parent endeuillé, l'enfant porteur du deuil familial. Chacun de ces chapitres est illustré de plusieurs vignettes cliniques. Au chapitre 6, Marie-Claude Egry analyse les nombreuses occurrences chronologiques où Freud évoque le deuil, bien au-delà donc du «Deuil et mélancolie». Enfin, les deux derniers chapitres sont consacrés aux travaux anthropologiques sur le deuil qui éclaire la clinique de l'auteure en tant que «les rites ont une valeur paradigmatique de va-et-vient entre le temps social et le temps psychique. Lien social et ordre symbolique». Elle aborde d'abord les rites de deuil en Afrique, notamment l'impressionnant deuil de l'enfant chez les Fons du Bénin, ou chez les Senoufo de la Côte d'Ivoire, avant de conclure son livre sur les rites de deuil dans le judaïsme, un chapitre très documenté.

Quand le deuil n'a pu être entamé, quand ils se sont succédés sans faire lien symbolique entre les générations, un sujet dans la descendance s'en chargera : il est «colporteur de mémoire, lieu du deuil». Ainsi Loïc, par une sexualité coupable, endosse la honte familiale qui ne le concerne pas.

Ainsi Louna, sept ans, prête-t-elle son corps à une grand-mère qui y vit à sa place. L'auteure se garde bien de la considérer comme une psychotique hallucinée. À cette petite fille africaine qui confie à Marie-Claude Egry que sa grand-mère *est* le reflet de son image dans le miroir, la psychanalyste, après un long travail d'appropriation, parvient à inviter la grand-mère aux séances «pour que l'aïeule commence à exister en dehors d'elle».

Dans la tradition juive, on recouvre d'un drap les miroirs de la maison, pour que l'âme du mort n'ait pas la tentation de se fondre dans l'image des endeuillés : «Tout est déployé pour préserver le sujet de la fascination exercée par les morts et de la contagion.» Tout concourt à préserver les vivants du mort et le deuil en est l'expérience de séparation.

La fonction du transfert dans le deuil évoqué dans la cure : il constitue une «reprise» vivante et vitalisante, non une épreuve mortifère : «L'espace transférentiel rejoint l'espace rituel dans son rapport à la répétition et aux pulsions de mort, remises en service de la vie et de la mémoire, rendant la mort assimilable en chassant le mortifère.» On comprend que cette reprise est une parmi d'autres ; nous partageons l'agacement de l'auteure devant la formule rabattue «faire son deuil». Avec la reprise, il n'y a pas de fin dans le deuil mais une séparation symbolisée qui reconstruit l'espace de mémoire ouvert aux disparus tombés dans l'oubli. Nathalie Zaltzman citée à plusieurs reprises aurait approuvé cette position : «Lorsqu'un deuil refait surface dans le transfert, ce qui est ranimé avec la réminiscence, ce n'est pas le mort, mais le regard sur la vie, les questions sur la transmission.»

Ce livre nous rappelle que deuil et transfert ont partie liée, et contribuent, l'un l'autre, à renforcer le lien symbolique dans la cure.

Wilfred R. Bion

Me Souvenant de Tous Mes Péchés (Une Autre Partie d'une vie)

L'Autre Côté du Génie (Lettres à la Famille)

Larmor-Plage, Éditions du Hublot, 2016.

Par FRANÇOIS LÉVY

À la fin de son monologue le plus connu (*To be or not to be...*), Hamlet, qui n'a rien dissimulé de son caractère lâche, aperçoit Ophélie et demande que, dans ses prières, «soient remémorés tous [ses] péchés» :

«*Nymph, in thy orisons, be all my sins remembered.*» Ce sont ces quatre derniers mots que Wilfred R. Bion a choisis pour construire le titre de la dernière partie de son autobiographie – *All My Sins Remembered* – pour lequel l'éditeur et la traductrice, Jacquelyne Poulain-Colombier, ont pris le parti du titre ci-dessus mentionné.

Cette «autre partie d'une vie», écrite en 1978, un an avant de mourir, fait suite à *The Long Week-End*, premier volet non encore traduit en français, allant de sa naissance en Inde (1897) à la fin de la Première Guerre mondiale (1918)¹. *Me souvenant de tous mes péchés* couvre la période qui va de ses études à Oxford (1919) à la fin de la Seconde Guerre mondiale, date fatidique qui lui a fait perdre son épouse Betty Jardine le lendemain de la mise au monde de leur fille Parthénope. Comme on peut s'y attendre, Bion met surtout en avant ses défauts, ses faiblesses, sa lâcheté – égale, voire supérieure, à celle de Hamlet –, ses petitesesses, sa mesquinerie, son caractère épouvantable, son manque de tact, l'absence de discernement qui lui vaut d'être «saqué» chaque fois qu'il entreprend quelque chose, ses échecs professionnels aussi bien qu'amoureux, sa gaucherie sociale, son manque de savoir-vivre, etc. Comme l'écrit Francesca Bion dans son «Avant-propos» à *The Long Week-End*, Bion «se considérait comme sans instruction, ayant perdu le contact avec le monde extérieur à l'école et à l'armée, et démoralisé par son expérience de la guerre²». Il s'orienta alors vers la médecine «afin de devenir [psychiatre et] psychanalyste» et il ne lui fallut pas moins de trois analyses pour parvenir à donner au «problème d'exister» un sens qu'il ne percevait pas lui-même : «Pour quelles raisons je pensais que la communauté avait besoin que je continue mon existence est une énigme», déclare-t-il (p. 81). Sa troisième analyse, avec Melanie Klein, est, à coup sûr, celle qui lui a permis d'atteindre cet objectif. Et, cependant, rien ne paraissait moins assuré : «Mon expérience d'association avec des femmes n'avait pas encouragé ou favorisé le développement d'aucune croyance en une issue positive. [...] Quand une interprétation m'était donnée, j'avais l'habitude de trouver très rarement qu'elle était exacte; le plus souvent je pensais qu'elle était absurde mais ne méritant guère de se quereller à son propos dès lors que je ne considérais pas les interprétations comme beaucoup plus que l'expression de l'une des opinions de Mme Klein, non étayée sur une

1. Pour de plus amples détails sur la vie de Wilfred R. Bion, voir mon livre : *La psychanalyse avec Wilfred R. Bion*, Paris, Campagne-Première/, 2014, chapitre 3, « La vie ennemie et amie ».

2. Il suffit de lire les *Mémoires de guerre* (Larmor-Plage, éditions du Hublot, 1999) pour se faire une idée de la honte éprouvée tout au long de sa vie du simple fait d'avoir été militairement honoré et décoré «pour n'être pas mort au combat».

quelconque preuve. Les interprétations que j'ignorais ou que je ne comprenais pas ou auxquelles je ne réagissais pas, après coup semblèrent avoir été exactes. Mais je ne voyais pas pourquoi je les considérais plus exactes que j'avais pensé qu'elles étaient quand je les réfutais ou les ignorais. Les plus convaincantes étaient celles qui me paraissaient s'accorder avec ce que je savais, ou ce que Mme Klein disait, concernant ma personnalité. Elle essayait de me transmettre ses interprétations du matériel dont ses sens lui faisaient prendre conscience. Mais pour devenir efficaces ses méthodes dépendaient de ma réceptivité. Ceci n'est en aucune façon différent de n'importe quelle autre forme d'aide humaine – il doit y avoir quelqu'un ou quelque chose prêt à recevoir » (p. 82). Il va de soi, cependant, que c'est cette analyse qui a permis au Bion bougon âgé de 54 ans d'être sensible aux qualités esthétiques, intellectuelles et morales de la jeune Francesca qu'il épousa en 1951. Dans les deuxième et troisième parties de l'ouvrage sont publiées des «Lettres à Francesca» (qui s'est éteinte à Oxford en 2015), traduites par Jacquelyne Poulain-Colombier, et des «Lettres aux enfants» (Parthénope [1945], Julian [1952] et Nicola[1955]), traduites par notre collègue Jean Segualen avec la collaboration de Marie-Christine Simeloff, lettres dans lesquelles Bion apparaît amoureux, enthousiaste, heureux, enjoué, etc. Il écrit, par exemple : «Je me demande combien de psychanalystes, s'il y en a, savent qu'une épouse ou un mari est indispensable à tout travail décent» (8 juin 1969) – des lettres que Madame Bion a souhaité faire figurer «en regard» de l'autobiographie, car celle-ci nous laisse avec «une impression constante de mélancolie inapaisée et de profonde aversion de lui-même». «Ce triste témoignage d'introspection, ajoute-t-elle, donnerait à lui seul une image erronée de la vie d'un homme qui en est arrivé à trouver un grand bonheur et une récompense dans son mariage, sa famille et son travail. [...] Presque la totalité de sa pensée créatrice et de son œuvre écrite a été accomplie pendant ces années où il a été libéré des contraintes de la guerre, d'un sentiment de perte et de désespérance» (p. 91). On lira donc avec intérêt la teneur des trois facettes contenues dans cet ouvrage, afin de parfaire l'image nécessairement complexe d'un homme qui a œuvré toute sa vie à rendre celle-ci simple.

Henri Rey-Flaud

L'Autiste et son miroir

Alice parmi nous

Paris, Campagne Première/, 2017, 240 p.

Par GÉRALDINE CERF DE DUDZEELE

Dans ce nouvel ouvrage sur l'autisme, Henri Rey-Flaud choisit de partir du phénomène de l'inversion spéculaire propre à la vision, dont il fait une sorte de paradigme à partir duquel il développe son analyse de l'autisme. Le phénomène dont il s'agit, inaperçu en général de notre réalité, est celui du retournement latéral entre la gauche et la droite qui s'effectue, sans que nous y prenions garde, lorsque nous nous regardons dans un miroir ou que nous sommes en face de quelqu'un d'autre ou d'un objet quelconque. On vérifie ainsi le principe universel établi par Aristote dans sa *Physique*, selon lequel chaque fois que je me retourne, ce qui était à ma droite se retrouve à ma gauche. Ce principe conduit des phénomènes qui s'effectuent toujours à notre insu, selon la loi de l'inversion latérale, mise en évidence par le miroir.

Les règles qui organisent la réalité commune comprennent le «chiasme» qui régit la relation normale du sujet au monde, à ses objets et ses semblables, en révélant l'orientation inversée du monde. C'est une loi qui structure notre vie de tous les jours sans que nous en ayons ordinairement conscience.

Normalement, le stade du miroir assure l'avènement, dans le miroir, du reflet inversé du sujet qui exprime «l'installation paisible de ce dernier dans la communauté humaine». En effet, la reconnaissance par l'enfant de son image spéculaire dans le miroir vers l'âge de 18 mois est un moment structurant de la réalité et formateur du «Je», au cours duquel il prend conscience de son unité corporelle, non encore vécue, par la perception de son image dans le miroir et par identification à l'image du semblable.

Henri Rey-Flaud avance que les autistes n'ont pas accès à cette inversion, ce qui explique que leur monde n'a pas pu se construire normalement. C'est ce dernier qui constitue la matière de son livre. Il décrit comment la clinique de l'autisme, caractérisée par l'absence de cette inversion, en démontre ainsi la place fondamentale.

L'échec de cette étape de développement entraîne à rebours dans la dyslexie, l'autisme (et la gaucherie), l'apparition d'un monde non inversé

mais, paradoxalement, frappé d'inversion par un observateur extérieur. Tel est le monde mis en scène par Lewis Carroll avec le pays «de l'autre côté du miroir» d'*Alice au pays des merveilles*. C'est un monde où sont bousculées toutes les règles qui organisent les données de l'espace et du temps, les règles de la logique, les rapports des humains et des animaux... bref, toutes les règles de notre réalité courante.

Inutile de dire que le pays du rêve, à la fois merveilleux, absurde, du *nonsense*, de la déconstruction du langage verbal, des énigmes des structures du raisonnement ne reflète pas le monde intérieur des autistes, dont la dimension imaginaire est généralement très pauvre. En effet, Lewis Carroll invente de façon très sophistiquée un univers qui se désymbolise ou se symbolise autrement, avec des logiques menant à des impasses ou des solutions surréalistes saugrenues. Dans le monde de l'autisme, il n'y a pas de jeu avec un monde symbolisé car il n'y a pas de monde symbolisé, et il n'y a donc pas de pays merveilleux en traversant le miroir.

Le point commun entre le monde découvert par Alice et celui des autistes est le *nonsense*. Pour les autistes, il n'y a qu'une énigme stérile, dont ils n'ont pas conscience que cela en est une. La barrière qui sépare le sujet de son image et qui fait que son image n'est pas lui, mais seulement son reflet, est absente.

Pour Henri Rey-Flaud, l'inversion perceptive est la conséquence du principe qui veut que le sujet de la vision ne soit pas au lieu où il voit l'objet, mais au point depuis lequel il regarde et qu'elle cesse au moment où il rejoint le fauteuil et s'installe «en cuillère» au lieu dudit objet. Le caractère d'inversion spéculaire, qui est la marque de la symbolisation du monde, n'a pas lieu chez l'autiste, dont on pourrait dire qu'il occupe le lieu de l'objet. Comme l'enfant qui ne parvient pas à lancer un ballon car il a peur de partir avec le ballon.

Il aborde par ce biais le fait que les autistes sont dans une identification adhésive aux autres. Ils cherchent en effet à être collés à l'autre et cela, fréquemment, physiquement, car ils n'ont pas d'enveloppe, pas de corps. C'est dire qu'ils ne sont pas dans une relation contruite à leurs objets. Il met en parallèle, rapproche, rabat l'un sur l'autre deux types d'écart : l'écart entre le sujet et son image dans le miroir et l'écart psychique entre soi et l'autre, entre le sujet de l'inconscient et le moi. De ces deux écarts, aucun n'est inscrit dans la psyché de l'enfant autiste.

L'inversion latérale de la vision optique a pour effet de produire un écart, puisque mon côté droit ne peut pas venir recouvrir le côté droit de mon image dans le miroir, mais seulement le côté gauche et vice versa.

Cet écart, qui fait qu'il ne peut pas y avoir collage ou recouvrement point par point, est utilisé par Henri Rey-Flaud pour incarner, représenter, symboliser, l'écart psychique qui doit se creuser entre soi et son image, entre soi et l'autre dans les relations intersubjectives, et qui est impossible dans l'état adhésif.

C'est par ce biais que l'auteur peut donc parvenir à la question de la coupure, dans la compacité du réel qui permet l'instauration de l'écart. La reconnaissance de cette coupure dans l'espace, par l'inversion latérale, est à la base du processus de symbolisation du réel qui permet de construire la réalité. Elle remplit la même fonction que le Fort-Da qui marque, sur le plan de la temporalité, la coupure entre la présence et l'absence, autre source de symbolisation.

Serrer la main de l'autre implique un croisement des bras entre les deux personnes. Pour l'auteur, ce croisement de la poignée de main, symbole du pacte, inscrit d'emblée le primat de cet emblème au seuil des relations intersubjectives. L'impossibilité de rejoindre l'autre ou sa propre image dans un recouvrement parfait (droite contre droite et gauche contre gauche) ménage l'espace du manque. Elle constitue la condition de l'amour où c'est l'être inaccessible de l'Autre qui est l'objet de la quête.

Pour l'auteur, le défaut du «chiasme» dans l'autisme, qui traduit la position du sujet de l'autre côté du miroir, explique qu'il soit coupé de la communauté symbolique où s'effectuent l'échange et la communication.

Henri Rey-Flaud voit une absence d'inversion dans le comportement mimétique et l'écholalie, mimétisme dans le langage, comme si l'autiste avait métaphoriquement une position en cuillère, collé à l'autre. Effectivement, l'identité adhésive, dont c'est l'une des manifestations, est un collage et non une relation, avec ce qui en découle: nonaccès à une position subjective, à l'usage du Je, répétition de mots ou de phrases, d'énoncés éventuels mais sans position d'énonciation. Soulignons au passage, que dans la relation transférentielle, comportement mimétique et écholalie sont tout à fait à même de se transformer et de disparaître.

Henri Rey-Flaud veut démontrer que la dimension du manque n'est pas inscrite chez les autistes. Il faut souligner que cette inscription ne peut advenir chez tout un chacun qu'à partir d'un ensemble de symbolisations préalables au stade du miroir, et qui intéresse les niveaux corporels, préverbaux, etc. C'est l'impossibilité de constituer ces différentes symbolisations primaires qui caractérise l'autisme ou plutôt les autismes. Ces symbolisations primaires, concept développé par René Roussillon, permettent un processus de structuration du Moi corporel avec la construction

d'une peau, enveloppe corporo-psychique. C'est donc cette construction qui permet un rassemblement, une mise en rapports articulatoires des différents segments du corps. Elle va permettre qu'une enveloppe suffisamment solide conduise l'enfant de se séparer sans dégâts. Ce rassemblement organisé est structurellement indispensable pour pouvoir mener au travail de séparation. C'est dire qu'il ne faut pas confondre les temporalités. Un enfant en état d'adhésivité vit comme un arrachement destructeur, comme une néantisation, le non-accueil de sa demande de collage par le thérapeute. C'est dire si tenter de travailler directement la séparation dans le traitement avec les autistes (toi c'est toi et moi, c'est moi) est une grave erreur encore trop répandue ! Il faut soigner l'arrachement en construisant du pareil, du même, du commun qui permette au patient de se sentir inclus dans une enveloppe humaine où il y a de l'Autre vivant. C'est la communauté humaine des premiers temps sans laquelle pas de construction du Moi corporel, pas de symbolisation ultérieure possible. C'est en introduisant des petites doses de «pas pareil» qui ne désorganisent pas l'enfant que les choses peuvent évoluer, avec toute la constitution des boucles de retour bien exposées par Geneviève Haag. Pour perdre, il faut pouvoir garder. C'est dans la relation transférentielle avec le thérapeute que cette évolution est possible.

L'ouvrage d'Henri Rey-Flaud est une exploration très intéressante du monde de l'autisme qui nous entraîne sur des chemins pleins de surprises et de raccourcis audacieux, nous obligeant à penser ce soubassement de la réalité qu'est l'inversion spéculaire et ses nombreux effets.

Estelle et Philippe Porret

La Formation de l'analyste et son désir

Sammy... Joyce McDougall, Serge Lebovici et Donald W. Winnicott

Paris, CampagnePremière/, 2017, 242 p.

Par PATRICK AVRANE

«Lire et analyser ce minutieux et si déroutant compte-rendu à deux, séparément puis ensemble, en croisant ensuite les regards d'un homme et d'une femme sur ce dispositif narratif particulier, avec ses quatre protagonistes, a constitué une expérience rédactionnelle originale et instructive» (p. 20-21). C'est effectivement à partager leur expérience, donc à rentrer dans le dispositif, que nous convient Estelle et Philippe Porret. Rapportons succinctement de quoi il est question: en 1954, à

Paris, une jeune analyste anglophone, Joyce McDougall, entreprend la cure d'un garçon américain de neuf ans, Sammy, avec la supervision d'une figure de la psychanalyse française, Serge Lebovici. Le récit de cette cure et de ce contrôle donne lieu à une publication en 1960: *Un cas de psychose infantile* (PUF). Quelques années plus tard, Donald Winnicott, intéressé par ce travail, demande à Joyce McDougall d'en effectuer une traduction anglaise, sans les commentaires du contrôleur; elle est publiée sous le titre *Dialogue with Sammy* (Hogarth Press, 1966); enfin, l'ouvrage est traduit en français en 1984 (*Dialogue avec Sammy*, Payot). C'est donc sur ces mouvements de réécriture que se sont penchés les deux auteurs qui, par ailleurs, ont une connaissance assurée des travaux de Joyce McDougall, dont Philippe Porret a publié une biographie (*Joyce McDougall, une écoute lumineuse*, CampagnePremière/, 2005). On comprend qu'il est question de clinique, de psychose infantile, de formation, et donc du désir de l'analyste, mais aussi du passage d'une langue à l'autre, cela pris dans les rets de l'histoire de la psychanalyse. Estelle et Philippe Porret savent rendre toute la richesse de ce matériel.

Serge Lebovici, «puissance montante de la SPP et de l'Institut de psychanalyse» (p. 45), reçoit Sammy, arrivant avec ses parents en France; il lui a été adressé par Margaret Mahler, psychanalyste new-yorkaise renommée; c'est lui qui conseille Joyce McDougall, parisienne depuis peu, arrivant de Londres où elle a été formée à la Hampstead Clinic dirigée par Anna Freud. La cure dure un an, avant que l'enfant ne soit accepté à l'école orthogénique de Chicago, fondée par Bruno Bettelheim. On voit que Sammy, et en cela il rappelle certains analysants de Freud, suscite l'intervention de psychanalystes bien connus. Un des intérêts du travail d'Estelle et Philippe Porret est de situer à chaque fois ces psychanalystes, comme d'inscrire cette cure dans les affaires du mouvement psychanalytique. «Les années de formation de Joyce McDougall, et avec elles la cure de Sammy en 1954-1955, seront fortement imprégnées de ces deux zones éminemment conflictuelles, et terriblement liées: les rapports entre psychanalystes médecins et non-médecins, avec la détermination d'une formation analytique; et, par ailleurs, les prodromes puis les effets de la scission, les rapports entre titulaires et élèves au sein de la SPP, le discours et les liens sociaux qui articulent la tâche de la formation au sein d'un Institut, au cœur de la rupture institutionnelle» (p. 85), rupture qui conduira à la fondation de l'École freudienne de Paris.

«La cure de Sammy tient de l'épopée. Elle assemble, rassemble, invente, retrouve ce qui n'a pas été vécu, et fait parcourir. En mettant en

acte d'abord, le plus souvent. Puis, par le truchement de l'analyste et son désir, en lui donnant un statut métaphorique, à l'aurore du narratif» (p. 95). Les auteurs ne se contentent pas de dessiner le *back ground*, ils nous font entrer dans l'analyse à partir de deux axes que l'on reconnaît comme essentiels dans un tel cas : la construction de l'espace de la cure, puis l'inéluctabilité de sa fin avec le départ à l'école orthogénique. C'est ici, à travers les trouvailles interprétatives de Joyce McDougall, sa façon d'être, son style de réponse aux actes (qui ne sont pas nécessairement des passages à l'acte) avec parfois les réticences de son contrôleur, que l'on entend la façon dont le désir de l'analyste est en jeu dans une psychanalyse avec un enfant.

S'entendent également, par exemple à partir de ce que Winnicott ne retient pas de la préface de Lebovici dans *Dialogue with Sammy*, les différentes approches de la psychose infantile. Sammy est diagnostiqué schizophrène – on dirait aujourd'hui psychotique – et l'on perçoit que la perspective, introduite notamment par Maud Mannoni et Françoise Dolto, du lien entre cet état et la dynamique parentale n'est pas au cœur de la cure, ce que soulignent les auteurs à partir de l'anamnèse du cas.

La Formation de l'analyste et son désir est bien le thème central de l'ouvrage d'Estelle et Philippe Porret. C'est ce que nous lisons, exposé de façon remarquable et documentée sur les critères de formation au sein de la Société à laquelle appartient Serge Lebovici et à laquelle Joyce McDougall est candidate. C'est ce que nous comprenons au travers des lectures par les auteurs des différentes éditions de la cure de Sammy. Les questions formelles, autorisations et interdictions instaurées par la SPP, comme la dynamique du contrôle sont à chaque fois en jeu.

«Cette jeune femme est une psychanalyste. Elle aime trouver pourquoi les diverses personnes ont des troubles. Je crains qu'elle n'ait pas écouté son professeur qui lui enseignait comment être psychanalyste. Mais elle l'a fait par certains côtés. Mais en quelque sorte, elle n'a pas écouté» (p. 190, souligné par les auteurs). Cette merveilleuse citation des paroles de Sammy par Estelle et Philippe Porret illustre la singularité de cet ouvrage, dont le questionnement qu'il supporte est d'actualité. Les auteurs y montrent combien *la formation de l'analyste et son désir* n'est pas la formation de l'analyste ou son désir.

Isabelle Alfandary

Derrida-Lacan.

L'Écriture entre psychanalyse et déconstruction

Paris, Hermann, 2016.

Par CLAIRE NIOCHE-SIBONY

Dans cet ouvrage, Isabelle Alfandary, professeur en littérature américaine et psychanalyste, explore de façon méthodique les différents théoriques qui ont opposé Derrida et Lacan pendant de longues années. Anamnèse et genèse d'un débat toujours voilé, indirect, différé, mais âpre : il n'existait à ce jour aucun livre aussi complet, documenté, argumenté, pour cartographier une pensée de l'écriture entre psychanalyse et déconstruction.

La grande qualité de ce livre est de rendre ce débat de Titans plus accessible, dépassionné, re-proportionné aux dimensions d'un débat théorique et philosophique méticuleux : Isabelle Alfandary donne au lecteur sa chance – une chance de comprendre. Qu'entend-on par déconstruction ? Par psychanalyse ? Quelles sont les failles métaphysiques du discours psychanalytique ? Est-ce que cela importe tellement, d'ailleurs, pour une clinique de l'inconscient ? Que vient faire Heidegger dans tout cela, entre Lacan et Derrida ? Qu'y a-t-il à penser avec le *logos* ? Par où passent la vérité, ou les effets de vérité ?

Les pièces du débat sont dûment produites par l'auteur qui, dans son enquête patiente, nous fait découvrir des fragments étonnants de ce corpus habituellement si peu maniable, et nous fait voyager dans un intertexte d'une grande érudition. Les constantes citations des auteurs permettent ce retour au texte qui n'est pas qu'une rhétorique, mais l'enjeu central et le pivot d'une véritable théorie de la lecture, une lecture *sous transfert*. Ces fragments découpés et articulés de Lacan et de Derrida, placés en miroir de façon suggestive, donnent au lecteur le sentiment d'une véritable intériorité au dialogue, et rehaussent son actualité.

C'est ainsi un *Manuel pour le progressant*, au sens où l'entend Epictète ; un manuel où chacun peut éprouver son rapport personnel à la philosophie et à la psychanalyse. Car, s'il faut des échafaudages conceptuels pour accéder à la métapsychologie freudienne ou à la philosophie de la *différance*, c'est pour mieux tirer l'échelle après soi, une fois qu'on est monté : la psychanalyse « n'est surtout pas un concept, n'est rien hors du transfert qu'elle suscite et dont elle se soutient ». Et la déconstruction ? Pas

davantage: la déconstruction n'est pas un mot, la déconstruction est un impossible discours.

Ce livre est une introduction, au sens le plus fort du terme, à des auteurs réputés difficiles à lire – et qui le sont. L'abord conceptuel est très clair, très accessible. On peut parier que cela deviendra rapidement un ouvrage de référence pour les jeunes universitaires en sciences humaines et en littérature, mais aussi pour l'analyste: car il est constamment question de parole, de voix, de refoulement, de répétition, de l'après-coup, de la vérité, de la lettre... Autant de catégories qui circulent sans fin entre Lacan et Derrida, entre la déconstruction et l'analyse. Le thème de l'écriture, crucial dans le dispositif de Derrida et Lacan, opère comme pierre d'angle idéale pour s'orienter, et porte ses effets immédiats dans les champs de la pensée critique et de la littérature. Qu'est-ce qu'un texte? Le texte philosophique? Le texte du rêve? Ce fil rouge permet ainsi d'ouvrir aux thèmes de l'être, du rêve, du discours et de la parole – autant de points sur lesquels se rejoignent à chaque fois et la psychanalyse et la philosophie. Les jeunes lecteurs (et moins jeunes) seront très heureux de pouvoir y voir clair dans les grands débats qui ont dominé la scène intellectuelle française dans les années 1960 et 1970, à travers cette élégante reconstruction raisonnée.

Martin Reça (dir.)

La Réalité psychique dans la pratique psychanalytique

Paris, CampagnePremière/, 2017, 172 p.

Par PATRICK AVRANE

La réalité psychique, c'est-à-dire la constitution d'un espace intérieur, n'est plus considérée comme un préalable à la cure analytique, mais est l'enjeu de nombreuses aventures thérapeutiques, énonce, en ouverture à ce recueil, Alain Braconnier. D'emblée, l'accent est mis sur ce qui est le fil du livre: la question de la formation de ce que l'on nomme «réalité psychique» en lien avec la clinique entendue dans sa dimension psychothérapeutique. Les nombreux auteurs, dont la qualité des travaux est connue, vont donc, chacun selon son style, mais aussi en se répondant l'un l'autre, nous apporter un éclairage remarquable sur cette question centrale de la pratique psychanalytique sous toutes ses formes. Il s'agit ici de ne donner qu'un bref aperçu du contenu des différents textes qui sont à lire et à relire, dans la mesure où on peut désormais les considérer comme des références.

Daniel Widlöcher (*De l'imaginaire à la réalité psychique : les chemins de l'écoute*) met l'accent sur la différence que nous avons vécue entre le patient qui nous entraîne dans un discours biographique, parfois bien analysé, et les moments où nous sommes confrontés à quelqu'un qui s'interroge sur ce que nous pensons et sur ce qu'il pense dans la situation présente. «Je dirai que la réalité psychique est cette matière qui va s'exprimer dans un travail d'inter-écoute [...] où nous allons pouvoir accéder à un "ça pense" » (p. 16). Car la réalité psychique est au-delà du narratif, ce que développe Alain Gibeault dans *Réalité psychique, vérité historique et vérité narrative*. Avec Laurence Kahn, dans *Quand ce que nous attendons ne vient pas*, nous continuons d'être dans le fauteuil de l'analyste. Partant du pulsionnel, autre écho aux apports de Daniel Widlöcher, elle s'appuie sur le co-pensé : «L'effet de plaisir ou l'agréable excitation éprouvée par l'analyste dans un jeu associatif rapide, ne correspond-il pas *in fine* à la modalité empathique du co-pensé ? » (p. 58).

Patrick Guyomard, en quelques pages claires, énonce *Le réel chez Lacan*. Il rappelle que la réalité psychique n'est rien moins qu'assurée. «Le réel est là pour inscrire et symboliser peut-être à jamais le fait que la réalité recouvre toujours autre chose, que la réalité est un voile, un tissu, un masque» (p. 61). Il souligne que si l'inconscient fait partie de nos réalités, dire l'inconscient : c'est du réel, c'est rappeler que l'inconscient reste inaccessible en tant que tel. Ici s'ouvre la question des limites du travail analytique, car «le réel, c'est aussi l'intraitable, ce qui ne se laisse pas traiter, ce qui résiste au traitement» (p. 65). Et c'est bien à partir de là que l'on peut entendre la question de la réalité psychique dans le traitement. «Dans quelle mesure le traitement analytique, quelles qu'en soient les modalités, est-il susceptible de modifier, de transformer cette réalité psychique ? » (p. 70) interroge Catherine Chabert dans *Réalité psychique et différence des sexes*. Elle illustre son exposé de deux cas remarquables, un homme et une femme, chez qui «le recours à la bisexualité psychique avait constitué un appui considérable, mais dans l'avancement de la vie adulte, son maintien constituait un obstacle majeur» (p. 76).

Didier Houzel, qui relate *L'avènement de la réalité psychique*, fait part d'une vignette clinique, celle d'un très jeune enfant. Il souligne également que «les données neuroscientifiques, les données cognitivistes, les données développementales et les données psychanalytiques, convergent pour soutenir un modèle qui va de la dispersion des expériences subjectives à leur intégration progressive au sein d'une relation à un ou plusieurs partenaires»

(p. 85). Avec Alain Braconnier, *Réalité psychique et adolescence*, et Vassilis Kapsambelis, *Réalité et objet, réflexions cliniques à partir des patients schizophrènes*, nous continuons l'exploration de la clinique de la réalité psychique.

C'est à une clinique très contemporaine que nous initie Sylvain Missonnier dans *Réalité virtuelle et réalité psychique*. Après nous avoir rappelé que « depuis les grottes de Lascaux, l'histoire de l'humanité s'écrit à partir du fil rouge de ces stratégies de simulation langagière et iconique » (p. 116), il nous entraîne dans le passionnant cas de John, immergé dans les jeux en réseau, et nous montre comment le psychanalyste peut néanmoins être aux manettes. À sa suite, Bernard Golse, dans *Quelques réflexions sur le concept de monde interne*, insiste sur la notion de co-construction de la réalité interne, quand Christine Frisch-Desmarez, dans *Réalité psychique et processus de développement psychique*, à l'aide d'une vignette clinique, montre « qu'il y a la possibilité, avec certains patients qui ne se projettent que dans et par les écrans, de jouer avec eux sur une autre scène au cœur du travail psychothérapeutique » (p. 146). Nous trouvons bien là ce qui est au centre de cet ouvrage, ce qui en fait tout l'intérêt : comment la réalité psychique s'inscrit dans la dynamique de l'analyse, en quoi, elle lui est essentielle.

Dans sa postface, Martin Reca, maître d'œuvre de ce remarquable livre, reprend les points forts des divers textes en soulignant qu'aujourd'hui les écoles psychanalytiques font cohabiter, « au nom de la cause commune, plusieurs approches de la réalité psychique » (p. 154). En effet, car la réalité psychique est bien essentielle à la pratique psychanalytique. Elle transcende les différences théoriques comme les modes de pratique ; elle est ce qui définit et distingue l'exercice psychanalytique. En cela, *La Réalité psychique dans la pratique psychanalytique* est un ouvrage fondamental.

Sébastien Smirou

Un temps pour se séparer (Notes sur Robert Capa)

Arles, Hélicium/Actes sud, 2016.

Par FRANÇOIS LÉVY

Après *Un temps pour s'étreindre* (P.O.L, 2011), Sébastien Smirou, écrivain et psychanalyste de talent, publie le présent livre, *Un temps pour se séparer*, composé de « notes » sur Robert Capa, le génial photographe des temps de guerres – voir, en 1936, la « mort d'un milicien » (un soldat républicain espagnol) – tué dans l'explosion d'une mine au Vietnam en 1954. Notes

composées tout au long de la réflexion menée par l'auteur entre octobre 2013 et août 2014, entre Budapest, le lieu de naissance d'Endre Friedmann qui deviendra Robert Capa, Omaha Beach, où le photographe débarqua le 6 juin 1944 avec le 2^e bataillon du 16^e régiment d'infanterie, New York, où ses archives sont conservées, et Majdanek, où l'auteur s'interroge sur sa judéité et sur celle de Capa. Notes rédigées et composées à la manière d'un analyste qui réfléchit aux considérations nécessaires sur ce qui le conduit à prendre des notes sur tel patient, et qu'il publie ensuite le compte rendu d'une cure dans laquelle il s'est profondément impliqué et qu'il « avance », au fil de sa « rêverie », au même titre que son patient progresse. Et ce, même si « le seul transfert qu'on puisse y observer est le mien, sur ce personnage », écrit l'auteur. « Je procède dans ce livre comme je le fais en séance », ajoute-t-il. Avancée, donc, au cours de laquelle Smirou « tente d'apporter une explication psychologique à la trajectoire de Capa » et questionne la présence permanente de la mort dans la vie et dans l'œuvre du photographe dont l'auteur écrit qu'il « dégage[ait] une telle puissance vitale qu'il pouvait presque paraître immortel ». « Je veux réfléchir, écrit-il, à ce qui le guide dans sa quête de la mort », au cours d'une vie où la sournoiserie d'une dépression maternelle aurait été contrée sur un versant maniaque. Smirou en veut à Capa, qui « capturait » la mort en face avec son appareil (photo et psychique) partout où cela était possible, qui a « couvert » la guerre d'Espagne, la résistance chinoise contre le Japon, la Seconde Guerre mondiale et la première guerre israélo-arabe, « d'avoir considéré que la libération des camps ne valait pas la peine » d'un seul cliché de sa part ! Il juxtapose le fait qu'« il n'existe pas [...] un seul portrait de nourrisson dans le catalogue de 937 photos [...] qui constitue à ce jour le plus grand échantillon disponible du travail de Robert Capa » et que son ami américain Irwin Shaw ait fait part de la difficulté du photographe « à renaître chaque jour dans la peau de Robert Capa ». En analyste sensé, Smirou accorde à la peau l'importance qui lui revient dans le vécu de la naissance (voir Esther Bick et Winnicott) et en souligne les conséquences sur la vie à venir et sur le possible – ou impossible – décollement (imaginaire et réel) d'avec une mère parfois maintenue « sous perfusion mutuelle ». Ses développements sur le rôle de la photographie comme substitut de peau sont, à ce titre, éclairants.

Et, comme Smirou est un psychanalyste cultivé, il se réfère à des auteurs littéraires (Claude Simon, lui aussi durablement marqué par la guerre ; Edmond Jabès ; Patrick Modiano ; Pascal Quignard ; Imre Kertész) autant qu'à des philosophes (Merleau-Ponty ; Adorno ; Didi-

Huberman; Jacques Derrida) et à des psychanalystes (Freud, Abraham, Ferenczi, Klein, Winnicott, Bion) pour se prémunir de l'horreur qu'il redoute de rencontrer, comme écrivain juif psychanalyste et photographe, à Majdanek, là où Capa a «choisi» de ne pas aller et où Smirou se rend... pour affirmer qu'il est possible de survivre à la Shoah.

«Ce qui rend si uniques ses photos de guerre, écrit Smirou à propos de Capa, c'est l'intensité qu'il y donne à la vitalité de la mort.»

Jean-David Nasio

Oui, la psychanalyse guérit

Paris, Payot, 2016, 147 p.

Par PATRICK AVRANE

Jean-David Nasio ne s'embarrasse pas de circonvolutions; certaines de ses affirmations, comme celle qu'il met au titre de son dernier ouvrage, sont assurément salubres pour la psychanalyse. Toutefois, nous dit-il, c'est moins la psychanalyse qui guérit que celui qui l'exerce. «Je suis convaincu qu'un psychanalyste guérit son patient grâce, non seulement à ce qu'il sait, à ce qu'il dit ou ce qu'il fait, mais grâce surtout à ce qu'il *est*, et, j'ajoute, à ce qu'il *est inconsciemment* [...], au-delà de l'école à laquelle il appartient et au-delà de la technique qu'il emploie» (p. 16 souligné dans le texte).

Dans son livre, Jean-David Nasio développe donc ce qu'il entend par cet être psychanalyste qui travaille avec ce qu'il nomme son inconscient instrumental: «Son inconscient de thérapeute, un inconscient assoupli, réceptif et résonnant» (p. 18). Nous y retrouvons, dans une écriture didactique, les ressorts de la clinique. Plusieurs points sont mis en avant, comme «l'*identification* du psychanalyste d'aujourd'hui à l'enfant endolori d'hier» (p. 23) ou, dans l'écoute, le fait que «*ce n'est qu'au-dedans de soi que l'on rencontre l'autre*» (p. 39), l'indicateur essentiel de la non-confusion entre soi et l'autre étant la surprise.

La pratique de l'interprétation est un des chapitres essentiels du livre. L'auteur souligne tout d'abord que «incontestablement, il y a une grande différence entre se taire alors qu'on a beaucoup à dire et rester muet parce qu'on n'a rien à dire. Justement, ce qui est difficile pour un psychanalyste est de savoir se taire alors qu'il brûle d'impatience de parler» (p. 50). Mais, pour interpréter, il s'agit que l'inconscient ait mûri en devenant préconscient, «*interpréter, c'est toujours cueillir le fruit mûr de l'inconscient*» (p. 93). Jean-

David Nasio propose quatre variantes de l'interprétation : la rectification subjective, la prosopopée interprétative, l'interprétation narrative et l'interprétation gestuelle, qui sont à chaque fois montrées par des exemples cliniques. Ainsi, pour expliquer la rectification subjective, il nous fait part du cas d'une petite fille de dix mois qui ne dort plus. Sa mère est hantée par le suicide de sa propre sœur, elle éclate en sanglots pendant la séance. « À cet instant, en voyant la mère en larmes, je me tourne vers le bébé et, avec la conviction d'être pleinement entendu, je lui dis : "Tu sais, Clara, j'ai compris pourquoi tu ne dors pas. Tu ne dors pas parce que tu sens ta maman en danger et tu veux la protéger. [...] C'est moi qui vais m'occuper du chagrin de ta maman" » (p. 131), et nous entendons combien Jean-David Nasio est ici dans la continuité de François Dolto, dans l'inventivité de sa pratique.

Ainsi, au-delà des différentes propositions que fait l'auteur dans son livre, nous lisons le témoignage par un psychanalyste de sa pratique, une pratique qui n'est pas figée dans un carcan, mais dont, ce qui n'est pas si fréquent, Jean-David Nasio à la fois fait part et qu'il explique. *Oui, la psychanalyse guérit*, à commencer par le psychanalyste pourrions-nous ajouter, car « *guérir, c'est aimer l'enfant que nous avons été et qui vit toujours en nous* » (p. 143).

Bianca Lechevalier

Le Souffle de l'existence

Paris, In Press, 2016.

Par DANIEL OPPENHEIM

Ce livre, précieux, sur la pratique avec des enfants à organisation hétérogène, où coexistent la conflictualité génitale œdipienne, les angoisses dépressives précoces, le trouble du sentiment d'identité et d'existence, témoigne de la longue expérience d'analyste de Bianca Lechevalier. Elle allie une grande précision clinique et de rigoureux points d'appui théoriques. Le livre est divisé en dix chapitres.

Chap. 1. « Les niveaux d'angoisse dans les psychothérapies et psychanalyses d'enfants » : il importe de différencier la dépression névrotique, les dépressions narcissiques ou mélancolique, ou les autres dépressions psychotiques. Tout autre est la dépression primaire, caractérisée par l'aplatissement de l'espace personnel et l'accrochage de la concrétude, où il n'y a plus de possibilité de mouvements de projection et d'identification. Si l'analyste accepte de traverser des moments de désert sans

pouvoir comprendre, l'enfant le perçoit et peut faire confiance comme vrai à ce qui peut surgir de son travail et non d'un faux self analytique.

Chap. 2. «La dépression primaire et les enclaves autistiques»: faute d'un espace psychique tridimensionnel à l'intérieur duquel le sentiment dépressif peut être perçu avec des affects pouvant se représenter, les liens entre les sensations corporelles, les émotions, ne peuvent accéder à une pensée symbolisante. La dépression est perçue dans le corps avec, par exemple, la sensation de tomber dans un trou sans fond. De même, ces enfants n'éprouvent pas le sentiment de continuité d'être. Ils se sentent vides, ont peur de se répandre au-dehors, d'être anéantis dans une explosion, de se dissoudre, de tomber dans des trous noirs sans fond, d'être sans limites corporelles. À la place de la fluidité se constitue un bloc de glace des affects. Le sentiment de continuité d'être est recherché par l'accrochage à la monosensorialité, la contiguïté avec une surface plane bidimensionnelle comme la peau ou la rythmicité ou dans l'exploration sensorielle de douceur ou de dureté des objets.

Chap. 3. «Entre le souffle et la peau le sentiment d'exister»: il faut distinguer ce qui concerne la levée de refoulement de fantasmes et ce qui est lié à l'intégration dans la problématique agie dans la cure de «mémoires du corps» datant du début de la vie et n'ayant pas pu avoir accès au préconscient. C'est avec tendresse et délicatesse qu'il faut non pas arracher mais protéger et bercer ce qui est enclos comme une pincée de neige vivante en manque d'une enveloppe qui ne soit pas une carapace.

Chap 4. «Le dégel»: les somatisations du dégel sont à différencier des symptômes somatiques fonctionnels où la composante hystéro-phobique domine.

Chap. 5. «Le début de l'adolescence entre la beauté de l'éclosion des sens et le désespoir de la perte du sens.»

Chap. 6. «La destructivité et sa transmission intergénérationnelle»: quand le sujet hérite du traumatisme de la ou des générations qui l'ont précédé, faute d'un contenant qui accueille et reconnaisse ses messages et son altérité, des conduites psychopathiques graves peuvent le conduire jusqu'à la criminalité pour échapper aux angoisses du vide anéantissant dans l'idéalisation du non-sens.

Chap. 7. «La sagesse du rêve entre agi et somatisation.»

Chap. 8: «Les processus d'élaboration: de la pensée symbolique au langage verbal.»

Chap. 9. «La parole est donnée à des psychothérapeutes d'enfants.»

Chap. 10. «Apport de l'approche des angoisses précoces à la pratique des

psychanalyses d'adultes grâce à la psychanalyse des enfants». Ces analyses d'enfants se déroulent dans un espace concret et transitionnel – que permet le jeu –, pouvant réactualiser le corps maternel et ses sensations. Les fantasmes prégénitaux dans leur crudité peuvent s'y montrer. L'expérience de ces psychanalyses est utile aux analystes d'adultes. Ils éviteront mieux la tentation de l'interprétation intellectualiste quand ils seront confrontés à des adultes à personnalité hétérogène comportant des angoisses précoces.

Ces cures efficaces étaient, au CMPP, de trois à quatre séances par semaine, pendant de nombreuses années, accompagnées d'entretiens réguliers avec les parents. De telles pratiques sont-elles encore possibles, alors que les CMPP ont six à douze mois d'attente, et sont soumis aux exigences de l'ARS ?

Patrick Avrane

Les Grands-Parents, une affaire de famille

Paris, PUF, 2017.

Par MICHELINE GLICENSTEIN

Ce livre ne se contente pas de repérer la place des grands-parents dans les familles actuelles. Les grands-parents, qui vivent plus longtemps qu'auparavant, sont bien connus de leurs petits-enfants, participent à leur vie, alors que dans un passé pas si lointain, ils disparaissaient tôt, comme des souvenirs presque mythiques du passé. Passé souvent falsifié et reconstruit.

Dans ce livre vivant et subtil, Patrick Avrane entremêle d'une façon très personnelle littérature, cinéma, séries télévisées, tout en s'appuyant sur son expérience clinique de psychanalyste avec des adultes et des enfants, ainsi que sur ses propres souvenirs d'enfant et de grand-père.

Dans les différents chapitres sont examinés les aspects variés, quelquefois contradictoires, bénéfiques ou parfois maléfiques, de la position des grands-pères. Ils ne sont pas à la même place que les parents ; les enjeux ne sont pas les mêmes, les passions se sont apaisées, les impasses œdipiennes se sont dénouées – dans les bons cas. Cependant, la naissance des petits-enfants modifie l'équilibre familial, fait resurgir dans la réalité des difficultés de la petite enfance des parents, oubliées, refoulées : jalousies fraternelles, fantasmes œdipiens toujours vivaces chez certaines jeunes mères, le fils qui naît restant celui du père, non celui du mari.

Un fils qui devient père, tue son père en l'instaurant grand-père. Il lui signifie qu'il n'est plus dans la course, ce que certains refusent, en continuant à faire des enfants.

Pour les filles, souvent dans un rapport conflictuel avec leur mère, s'opère un rapprochement quand elles deviennent mères. Il y a chez la grand-mère maternelle une force qui fait qu'elle est plus écoutée que la mère du mari (en rapport avec le lien maternel précoce, la transmission charnelle de mère à fille, dont parle Dominique Guyomard).

Si les grands-parents ont pour tâche de transmettre les idéaux, les valeurs, les biens familiaux, les transmissions des grands-pères et des grands-mères ne sont pas identiques.

Dans la série télévisée *Downtown Abbey*, la place de la grand-mère douairière est importante. Dans cette famille noble anglaise du début du XX^e siècle se côtoient plusieurs générations, et, en contrepoint, à l'étage inférieur, les domestiques. La grand-mère Violet est celle qui assène la vérité de ce qu'il faut faire, en manières de tables, en tenues vestimentaires; elle est la garante de la pérennité de la tradition. Ce qui ne l'empêche pas d'avoir une certaine tolérance à l'égard des transgressions dans la vie de ses petits-enfants. Elle serait sans doute moins tolérante vis-à-vis de son propre fils. Elle assure la cohésion familiale, maintient aussi une certaine solidarité. On peut compter sur elle, malgré sa rigidité.

Les grands-pères, en revanche, gardiens de la lignée, sont souvent plus sévères, plus censeurs, tel le héros de *La Fille du puisatier*, le film de Marcel Pagnol, qui beaucoup de pères ne supporte pas la «faute» de sa fille.

Certains grands-pères se cramponnent à leur pouvoir, à leurs prérogatives; ils ne veulent rien lâcher, gardiens d'une loi inexorable à laquelle tous doivent être soumis, mais à laquelle ils ne se soumettent pas toujours eux-mêmes (comme Monsieur S. le grand-père de la petite Eriphile, homme d'ordre dont la parole fait autorité, dont on découvre après sa mort qu'il menait une double vie).

Dans *Le Comte de Monte-Christo*, un homme répudie sa filiation par ambition, sacrifie un innocent; et les générations suivantes en paieront le prix. Ceux qui incarnent la loi la transgressent, la trahissent; des fautes cachées et méconnues ont des effets sur leur descendance. Dans ce qui circule d'une génération à l'autre, il y a des secrets inavouables, des drames, des traumatismes.

Les confusions dans l'ordre des générations, les relations presque incestueuses retrouvées dans certaines familles, les identités vacillantes liées à des incertitudes dans la filiation, les transgressions cachées derrière

la respectabilité affichée, Patrick Avrane en donne quelques exemples tirés de sa pratique : Nemorino, Hermione, Eriphile, entre autres jeunes patients qu'il évoque sous des noms d'emprunt.

Ce qui se transmet peut aussi être une cassure, une brisure vécue lors des générations antérieures, comme pendant la Shoah. Un des chapitres du livre s'intitule « Malédiction », où ce qui ne peut circuler reste figé dans un non-dit mortifère avec des conséquences à la 3^e génération. « Il faut trois générations pour qu'apparaisse une psychose. » Cette formule de Françoise Dolto paraît toujours juste.

Les grands-parents sont aussi ceux qui témoignent du passage du temps, ils sont ceux qui parlent du temps passé, de ce qu'ils ont vécu, de ce qui existait et qui a disparu. Ils sont ceux avec qui un enfant est confronté à la mort. Le rapport de Marcel Proust à sa grand-mère, qui tient une si grande place dans *La Recherche du temps perdu*, est à ce titre tout à fait éclairant.

Pour l'auteur, les grands-parents permettent à l'enfant de passer du monde magique de « il était une fois » à la réalité racontée du « de mon temps ». Ils ont une fonction « transitionnelle », pour reprendre le terme de Winnicott, au sens où ils aident l'enfant à apprivoiser la réalité.

Ainsi, l'Art d'être grands-parents (par analogie avec *L'Art d'être grand-père* de Victor Hugo) est pour Patrick Avrane de l'ordre de la sublimation. Il s'agit, dans la sublimation, de trouver un autre trajet pulsionnel pour accéder à la satisfaction, dans une réalisation culturellement valorisée. On peut remarquer que les grands-parents acceptent un renoncement pulsionnel, abandonnent une part de leur narcissisme dans un projet de civilisation. On pourrait parler d'une éthique des grands-parents, qui ne vont pas s'approprier le corps de l'enfant, ni son esprit. Des grands-parents suffisamment bons et indulgents acceptent que tout de la tradition ne soit pas transmis, et même qu'elle soit transgressée par leurs petits-enfants. Ils ne sont pas dans l'idéalisation.

Comme le précise Patrick Avrane : « Ils incarnent le lien avec l'infini du temps, ce qui inscrit chaque sujet dans son histoire. » Il s'agit dans ce livre de transmission familiale et, en filigrane, de transmission psychanalytique.

Martin Bergmann

La Vocation du poète dans les pièces de Shakespeare

Paris, Ithaque, 2016.

Par FRANÇOIS LÉVY

Martin Bergmann, «figure estimée et emblématique de la psychanalyse new yorkaise», est mort à 101 ans en janvier 2014. Auparavant, il a donné, en 2012, à 99 ans (!), un dernier séminaire consacré à «L'inconscient dans les pièces de Shakespeare» dans lequel il rappelait que «la lecture des classiques en général, et celle de Shakespeare en particulier, devait faire partie intégrante de la formation des psychanalystes».

Martin Bergmann a aussi été un acteur – de cinéma, pas de théâtre ! Il campe, entre autres, le personnage d'un sous-officier SS dans *La Liste de Schindler*, de Steven Spielberg, et celui du Professeur Louis Levy dans *Crimes et Délits*, de Woody Allen.

Dans les chapitres du petit livre (75 pages) publié par Ithaque (qui nous promet la parution complète du livre), Bergmann a abordé, dans la vocation de Shakespeare, trois angles de son rapport à l'inconscient : fécond quand il se fait poète (*Le Songe d'une nuit d'été*) ; menacé quand son succès culmine (*La Tempête*) ; tari quand le poète ne parvient plus à écrire (*Timon d'Athènes*). De la première à la troisième, vingt-deux ans se sont écoulés (1589-1611).

La première pièce (*Le Songe d'une nuit d'été*) décrit les points de jonction entre l'amoureux, le fou et le poète qui, à lui seul, est capable de donner un nom au «rien de l'air» (ce que nous nommons le préverbal). «L'œil de l'homme ne peut pas entendre, déclare Bottom, l'oreille de l'homme ne peut pas voir, la main de l'homme ne peut pas goûter, sa langue imaginer, son cœur raconter ce que c'était que mon rêve». Elle réussit aussi à exprimer «les sentiments de culpabilité de l'écrivain créateur : craignant que la pièce ait perturbé l'auditoire, il propose [...] d'imaginer qu'elle [n']était [qu']un rêve» – un «songe» ! Elle rend compte d'un problème très actuel : celui des enfants qui se retrouvent au cœur des luttes que se livrent les parents qui divorcent. Elle illustre, enfin, un lien qui noue douloureusement amour et masochisme : «Laissez-moi seulement / vous suivre, même si j'en suis indigne / Quel rang plus inférieur puis-je implorer dans votre amour ? »

Poignante est la deuxième pièce, *La Tempête*, qui est «une pièce de l'abandon et de la renonciation», «le contrepoint du *Songe d'une nuit d'été*»,

mais Prospero, le personnage central, y déclare, désormais: «Nous sommes du même bois que les rêves, et nos vies minuscules sont cernées de sommeil.» Nous y lisons que les passions humaines ont tragiquement ébranlé leur créateur. Shakespeare y décrit le traumatisme qu'a révélé son propre travail de création. Comme l'écrit Bergmann, «*La Tempête* est probablement la première analyse de l'amnésie infantile dans la littérature mondiale».

Timon d'Athènes illustre apparemment «le manque d'inspiration chez un grand poète». Mais, la pièce est aussi «la plus remarquable sur la philanthropie et la misanthropie» (selon Marjorie Garber). Le personnage central, un avatar de Shakespeare lui-même, après avoir fait preuve d'une générosité pathologique, exprime de façon véhémement le manque de gratitude dont il souffre amèrement. «Lorsque la gratitude devient une obligation, écrit Bergmann, elle est transférée d'un sentiment à soi au royaume du Surmoi.» Timon-Shakespeare a un besoin désespéré de gratitude, parce qu'il souffre d'un vide intérieur traumatique, et c'est pourquoi «l'envie et la jalousie [en] sont les adversaires». «Nous ne sentons pas, écrit Bergmann, que l'écrivain créateur a maîtrisé la pièce, [...] c'est bien le personnage, représentant un aspect de l'auteur, qui maîtrise et paralyse l'écrivain créateur». Il se peut, conclut-il, que Shakespeare ait décidé qu'il était temps d'arrêter d'écrire – conscience du déclin de son propre génie ou déception de sa non-reconnaissance (1608)? La question reste ouverte.

Isabelle Carré

Effractions

Paris, Éditions des crépuscules, 2016, 223 p.

Par PATRICK AVRANE

Posons le cadre, indiqué par Jacques Nassif dans sa préface: «Une analysante [...] s'étant vue empêchée de se rendre à ses séances dans la ville de l'analyste qu'elle avait élu, aussi souvent qu'il était requis – et peu importe que c'ait été par résistance ou par impossibilité matérielle –, a fait le choix, ayant une plume qui courait vite et bien, de s'adresser aussi à cet analyste par mail» (p. 12). L'ouvrage prend donc une forme épistolaire où L., l'analysante bientôt analyste, écrit à Santiago, son psychanalyste, qui lui répond (avec toutes les limites que l'on peut mettre à ce verbe) par la même voie (sinon voix). Toutefois, le prologue précise: «Un psychanalyste

derrière un écran n'est pas derrière un divan. [...] Fut-il un de ces guignols qui discrédite l'analyse, la vraie, en voulant démontrer que tout le monde pourrait le faire? [...] Allons-nous bientôt découvrir des analystes en ligne, sur la toile, et qui éviteront tout déplacement de quelque sorte que ce soit? Une blague de plus qui ferait que les analystes se poussent dehors tout seuls?» (p. 17). Nous le voyons, par sa forme même, ce livre s'engage dans une réflexion sur les conditions (pour ne pas employer le mot un peu trop vulgarisé d'éthique) de la cure.

Cependant, dès la première page, dans une «Lettre à personne», c'est bien une question d'éthique qui surgit. «J'ai un collègue que j'aimais bien, et j'ai reçu, après son départ dans une autre région, une de ses analysantes. Il adorait lui pétrir les seins, alors qu'il était derrière elle, sur son fauteuil, et elle sur le divan. Elle n'osait pas le jeter, de peur de se faire jeter» (p. 21), écrit L. Ainsi, nous entrons, si l'on peut dire, dans le vif du sujet, car L. est elle-même devenue un temps la maîtresse de son premier analyste, Q. L'essentiel de sa seconde cure, celle que nous lisons, consiste donc à dénouer les conséquences de ce passage à l'acte. «J'étais de la pâte à modeler ou une poupée articulée entre ses mains. Mais j'ai épuisé son discours qui est creux comme un vieux tronc d'arbre : j'en ai retiré tout ce qui me permettait de le cerner. [...] Il a compris que plus rien ne nous liait. Il a dénigré toutes les associations d'analystes, avant de se faire jeter par moi» (p. 129). Toutefois, avant cela, il a fallu que L. revisite son histoire, celle d'une petite fille que l'on disait très bonne élève mais éteinte, dont la vie était ficelée par l'oralité, entre anorexie et boulimie. «Un enfant est violé... Battu... [...] Un enfant est battu. Ma mère était freudienne sans le savoir» (p. 64). Puis elle découvre que le passage à l'acte était là pour tuer son désir d'enfant. C'est le cheminement d'une analyse que nous lisons.

Dans sa postface, Jacques Nassif reprend une réponse à la question posée par un site de vulgarisation de la psychanalyse : Que penser d'un psychanalyste qui a des relations sexuelles avec une analysante? Il soutient que «l'impunité dont bénéficient ces fossoyeurs de la psychanalyse, ou l'impuissance où se trouvent des femmes qui n'arrivent pas à faire reconnaître qu'une loi a été bafouée et qu'elles ont été abusées, [...] a remis en route la machine à régler» (p. 219), celle de la loi sur la psychothérapie. Mais, surtout, il analyse la dynamique de ce qui est en jeu. «Lorsque des femmes s'allongent sur son divan, ce psychanalyste de haute lisse sait parfaitement qu'elles lui deviennent interdites, mais c'est précisément ce qui les dote de tous les charmes de sa mère. [...] Pour que le piège se referme tout à fait, il faut

encore et il suffit que ces femmes aient été mères ou aspirent à le devenir, ayant donc à leur insu le statut d'infante par rapport au couple royale que ce psychanalyste a formé avec sa mère» (p. 221).

Ainsi, en refermant ce livre, dont il faut souligner la qualité éditoriale, nous ouvrons le piège, celui qui, comme ceux posés par les braconniers, est trop souvent caché, enfoui.

Isabelle Bedouet

Le Crime des sœurs Papin. Les dessous de l'affaire

Paris, Imago, 2016, 162 p.

Par PATRICK AVRANE

Après avoir remis au jour un fait divers célèbre en son temps, mais bien oublié (Emmanuel Deun, *L'Étrange affaire Portal*, voir *Les Lettres de la SPF*, n° 35), les éditions Imago nous offrent aujourd'hui de revisiter les dessous d'une affaire qui n'a jamais quitté la scène. Ici aussi, la riche documentation est liée à un point de vue psychanalytique.

Le crime des sœurs Papin, ces deux domestiques qui, en février 1933, tuent leur patronne et sa fille en s'acharnant sur elles, connaît tout de suite un retentissement énorme. Jacques Lacan publie un article ; les surréalistes s'en emparent ; il est question de la juste révolte des domestiques, de l'homosexualité interdite ; Jean Genet en fera une pièce, *Les Bonnes*, et, beaucoup plus tard, Claude Chabrol, un film, *La Cérémonie*. Mais de tout cela, il n'est guère question dans ce livre. Isabelle Bedouet, et c'est le très grand intérêt de son travail, reprend les faits, se plonge dans les archives de l'époque et, à partir de là, élabore des hypothèses.

Derrière ce fait divers fameux s'en cache un autre, méconnu, sauf aux lecteurs des journaux locaux : un couple âgé, tout aussi respectable que les patrons des sœurs Papin, est assassiné, en juillet 1932, avec une hargne similaire, par le couple Anjubault, des «traîniers». Pour les deux sœurs, «il leur faut un “mode d'emploi”, une “recette de cuisine”, quelque chose qu'elles peuvent prendre comme exemple pour la mise en œuvre de leur crime. Le fait divers Anjubault est cette orientation directrice» (p. 85), explique Isabelle Bedouet. Par ailleurs, elle révèle que René Lancelin, leur patron, avoué et homme d'affaires respectable, est gravement mis en cause dans un scandale financier. Si le procès n'a jamais abordé cette question, avec la complicité tacite des juges et des experts, sa stature

d'idéal du moi vacille auprès des deux sœurs, que nous comprenons être dans le registre de la psychose, en quête d'identification. Ainsi, «le passage à l'acte serait non seulement une tentative de séparation dans le réel avec l'objet, de résolution des tensions inconscientes, mais encore de restitution de l'idéal sur le point de disparaître» (p. 83).

Enfin, Isabelle Bedouet défait le couple des sœurs. L'accent a généralement été mis sur Christine. Elle aurait entraîné Léa, sa cadette, lui aurait constamment dicté sa conduite. Condamnée sans circonstances atténuantes à la prison à perpétuité, sombrant dans la mélancolie, Christine meurt en 1937, tandis que Léa, condamnée à dix ans, vivra ensuite une vie tranquille et disparaîtra en 2001, à quatre-vingt-dix ans. L'étude clinique que fait l'auteur de Léa Papin est tout à fait remarquable. Bien sûr, on peut regretter que, s'appuyant sur un certain lacanisme, le lecteur pourrait croire qu'avant la définition de la «psychose ordinaire» par Jacques Alain Miller, nous étions dans la confusion. En dehors des travaux de psychanalystes cités par Lacan (Helene Deutsch), aucune autre approche n'est considérée. C'est oublier, par exemple, la psychose blanche (André Green), les avancées de Gisela Pankow, pour ne citer que ces deux-là. Certaines suppositions deviennent des vérités. Ainsi «il semblerait que Léa mange un bout de gâteau [...] près des corps» (p. 127) devient la manifestation certaine de la pulsion orale; ou encore, l'auteur assure qu'une lettre de pourvoi en cassation de Juliette Anjubault, incarcérée en même temps que Léa, a été écrite par cette dernière, sans que l'on sache d'où provient cette certitude.

Cependant, ces quelques remarques tiennent plus à la forme qu'au fond. Isabelle Bedouet a fait un travail approfondi de recherche dans les archives, certaines inédites, comme la correspondance privée d'experts psychiatres. Cela permet de voir d'un œil neuf l'affaire Papin et de mettre en évidence chez Léa cette forme particulière de psychose, que je considérerais comme la défaillance narcissique que l'on retrouve chez certains imposteurs. La plasticité identificatoire de la jeune femme l'autorise, à sa sortie de prison, de trouver d'autres idéaux du moi. «Elle se branche sur sa mère» (p. 127), puis se laisse guider par le président d'une association religieuse, devient à nouveau une bonne.

Cet ouvrage fait date dans l'élucidation de l'affaire Papin. Dépassant les lectures idéologiques ou littéraires, Isabelle Bedouet a, à la fois, remarquablement éclairci le crime, c'est-à-dire le passage à l'acte des sœurs Papin, et fournit, avec son étude fouillée du cas de Léa, un exemple clinique de cette forme particulière de psychose qui fait que «le quotidien

reprend son cours de manière placide, sans vague. Léa mène une vie très ordinaire, et c'est cela qui la singularise» (*ibid.*). C'est cela qui nous interroge, et c'est aussi cela que ce livre nous permet de comprendre.

danah boyd

C'est compliqué: les vies numériques des adolescents

Paris, C&F Éditions, 2016.

Par DANIEL OPPENHEIM

Il faut saluer la publication en français du livre de danah boyd sur «les vies numériques des adolescents», publié en 2014 (Yale University Press). danah boyd (elle a décidé de supprimer les majuscules initiales de son prénom et de son nom) est fondatrice et présidente de l'institut de recherche Data & Society, sociologue chez Microsoft Research et professeure associée de la New York University. Son travail explore la question des inégalités en relation avec l'extension des technologies numériques dans la société. Ce livre, qui scande le développement d'une préoccupation active sur ce thème depuis son adolescence, s'appuie sur une longue enquête menée dans divers lieux des États-Unis auprès d'adolescents de toute situation sociale, culturelle, communauté actuelle et d'origine. Ces résultats et les conclusions sont généralisables en Europe. Pour elle, l'anthropologie de l'adolescence, de sa place dans la société, de ses attentes, des moyens qu'elle se donne pour la gagner, l'occuper, la défendre, est inséparable de l'anthropologie de la technique.

Elle considère que les adolescents n'ont pas basculé dans une vie nouvelle, qui serait celle du web, mais ont simplement utilisé ses possibilités, évolutives, pour continuer leur vie sociale et relationnelle dans le contexte actuel. Ils passent beaucoup de temps devant leurs écrans, quels qu'ils soient, parce que cette vie relationnelle avec leurs pairs est pour eux une nécessité. À tort ou à raison, ils considèrent que les adultes, y compris leurs parents ou leurs enseignants, ne sont pas des interlocuteurs disponibles et de confiance. Beaucoup d'entre eux le regrettent. Ils se méfient aussi non pas d'eux, mais de leurs peurs et de leur volonté d'espionner ou de contrôler leur vie numérique, pour les protéger des dangers d'internet. En revanche, comme les adultes, ils ne constituent pas un bloc (celui, en particulier, des supposés «digital natives»), mais sont plus ou moins habiles à décrypter les codes et le fonctionnement d'internet et des réseaux, à trouver le juste équilibre entre confiance et prudence, à bien utiliser ses possibilités

techniques, relationnelles, d'informations et de savoirs. Contrairement aux espoirs mis en lui à ses débuts, internet n'a pas atténué les inégalités sociales et culturelles, il les a sans doute même accentuées, comme dans la vie hors écran, pas plus qu'il n'a rendu les adolescents meilleurs, mais pas non plus pires.

Ce livre, à la fois respectueux des adolescents et exigeant à leur égard, invalide beaucoup d'idées fausses, de pseudo-évidences et de peurs concernant les adolescents et le numérique, leur rapport à la société, aux adultes et à la politique. C'est pourquoi il sera utile à tous ceux qui travaillent avec les adolescents et les jeunes adultes, mais aussi avec leurs parents.

Frédéric Monneyron

Séduire

Paris, Imago, 2016, 178 p.

Par PATRICK AVRANE

Frédéric Monneyron, sociologue de la mode et du luxe et professeur de littérature, auteur de nombreux essais, met en œuvre dans ce dernier ouvrage, sous-titré «L'imaginaire du séducteur de Don Giovanni à Mick Jagger», toutes ses connaissances et son savoir. Les multiples figures de Don Juan et Casanova, *Les Liaisons dangereuses*, les personnages de Balzac, Stendhal ou Oscar Wilde, Bel ami et Pot-Bouille, y précèdent les héros de Montherlant, Drieu La Rochelle ou Philip Roth; nous y retrouvons aussi Gérard Philipe, les films de Losey ou Visconti, comme les rock-stars.

L'auteur souligne «que la difficulté d'accepter la différence des sexes et la peur qu'elle suscite soient des constantes, et que la séduction qui, étymologiquement, se propose de *se-ducere*, de "détourner de son chemin", se doive pour parvenir à ses fins d'apparaître dans un premier temps comme une annulation, ou pour le moins comme un brouillage des différences, voilà ce que la psychanalyse ainsi que bien des mythologies païennes ou judéo-chrétiennes – les deux au demeurant n'étant évidemment pas incompatibles – ne manquent pas de nous enseigner» (p. 27). Ainsi, en s'appuyant en partie sur la psychanalyse – avec notamment les travaux de Monique Schneider et de Michèle Montrelay –, Frédéric Monneyron montre que l'univers féminin constitue l'univers par excellence du séducteur, «séduire, c'est passer par le féminin et, d'une manière ou d'une autre, s'efféminer» (*ibid.*).

Dans cet ouvrage, la multiplicité des visages du séducteur, Don Juan, dandy ou apprenti dandy, opportuniste, gigolo, play-boy ou sex-symbol, est mise au jour grâce à la riche érudition et la foisonnante quantité de références que nous offre Frédéric Monneyron qui, dans sa démarche, ouvre aussi à une réflexion sur les genres; de quoi séduire les lecteurs.

Lucien Mélése

La Psychanalyse au risque de l'épilepsie. Ce qui s'acharne

Toulouse, Érès, 2017, 261 p.

Par PATRICK AVRANE

La réédition de ce livre et sa mise à jour sont les bienvenues. «Pendant les quinze ans qui ont suivi la publication de ce livre, j'ai poursuivi ce travail avec les "épileptiques", et autour de la notion de Crise. Mais l'évolution des neurosciences a occasionné une perte de substance de la pensée» (p. 7), souligne Lucien Mélése. Et c'est bien à faire en sorte que cette perte n'entrave ni la réflexion ni le travail clinique que s'attelle le psychanalyste. C'est ainsi qu'il nous montre comment sa recherche est passée de la crise épileptique à la notion de Crise malade ou de vie.

Le point essentiel et la richesse du travail de Lucien Mélése reposent sur une conception de l'épilepsie qui ne dénie pas la composante neurologique, mais ne s'y arrête jamais, alors que la rencontre de l'épilepsie avec la psychanalyse a été escamotée, tenue en lisière par Freud, abandonnée à Babinski. Permettre cette rencontre, initiée par Ferenczi, est au cœur de son expérience. «Il s'agit bien de mettre en jeu des limites, celle des corps, celles des chaînes signifiantes, celles des domaines du désir» (p. 49), et cela ne se fait pas sans préparation: «L'épilepsie est éminemment sujette à bénéficier du dispositif psychanalytique, à quelques conditions près, que je vais détailler avec insistance» (p. 15), nous prévient-il. Mais, au-delà de ce que Lucien Mélése nomme la cuisine de la séance, tout son livre rend compte de cette expérience clinique remarquable qui est, en elle-même, didactique. Il faut lire les comptes rendus des séances de Christina qui vient avec Madame sa mère, d'Hannah, née en 1938, de Gabriel, ou de cette jeune femme qui se présente avec son masque d'une extrême beauté et d'une intelligence raffinée, ou encore de Sd G1 qui «a passé ce morceau de cure assise, debout, couchée par terre, avec des crises en séances, des délires et des

menaces, des envois ou des dépôts de lettres, de dessins, de (rares) coups de téléphone» (p. 208).

«Comme il faut parfois guérir les morts avant de permettre aux survivants de vivre, l'interrogation sur la généalogie part à la recherche de traces *signifiantes* par l'intersection de lieux *symboliques* [...] et de frontières réelles» (p. 65, souligné dans le texte). «Guérir les morts», la formule est d'une justesse remarquable; mieux que tout traité savant, elle démontre combien la généalogie, l'écriture de l'arbre généalogique dans toute son arborescence est essentielle. «La crise d'épilepsie ne signifie pas quelque chose de nouveau dans la vie d'un individu. C'est du passé qu'elle naît, d'une histoire généalogique et personnelle dont elle révèle un chaos caché. Et ce chaos s'empare du sujet, la crise s'installe alors dans l'ordre des choses» (p. 143). La crise épileptique appelle toute une histoire et une préhistoire; et ici, Lucien Mélése a encore une de ses formulations éclairantes: «Comme si le sujet épileptique jouait au jeu des sept familles avec de fausses cartes» (p. 153)!

Cet ouvrage est remarquable parce qu'il traite de l'épilepsie – sujet plutôt absent des travaux psychanalytiques – et des épileptiques – sujets guère présents chez les psychanalystes –, mais aussi parce que ce texte va bien au-delà, et concerne toute la pratique psychanalytique. Pour ne prendre que quelques exemples, Lucien Mélése insiste sur le fait que, si l'angoisse est sans objet, la crise est sans cause, l'enjeu étant une faillite de la représentation. Ainsi, il oppose crise et symptôme; et à la question de comprendre comment le social nous vient en analyse, il nous propose: «C'est sous les espèces de *l'Accident*, l'accident qui rompt le fil de la *vie*, qui assèche l'échange et son objet [...]. C'est la crise qui s'exhibe comme l'accident» (p. 131, souligné dans le texte). Ainsi, le traumatisme est un destin énigmatique dont le sujet tente de guérir la béance par une interprétation fautive, mais «il n'y a pas plus de *dernier mot* dans la tentative d'énoncer l'Inconscient, qu'il n'y a de *solution finale au désir*» (p. 54, souligné dans le texte).

«Si j'avais suivi sans l'hérésie ferenczienne toute la conceptologie freudo-lacanienne, j'aurais peut-être un poste brillant, mais je ne serais pas clinicien» (p. 172). Alors, réjouissons-nous, car ce qui est brillant dans *La Psychanalyse au risque de l'épilepsie*, c'est la clinique de l'auteur, celle que Lucien Mélése sait nous faire entendre et partager, et qui ouvre tout psychanalyste à la réflexion.

Pierre-Henri Castel

Le Cas Paramord

Obsession et contrainte psychique, aujourd'hui

Paris, Ithaque, 2016.

Par FRANÇOIS LÉVY

L'exemple est suffisamment rare pour qu'il soit exposé. La présente publication de Pierre-Henri Castel est la reprise, revue, corrigée et actualisée «sous l'angle bionien», d'un cas clinique publié, il y a quatre ans, par l'auteur à la fin de son ouvrage *La Fin des coupables* (Ithaque, 2012). À cette époque, Castel avait fait porter l'essentiel de son intérêt clinique pour l'homme qu'il nomme «Paramord» – un patronyme qui découle de «para-mort», un terme forgé par Denise Lachaud dans *L'Enfer du devoir* (Denoël, 1995) – sur les ravages produits par l'«autocontrainte civilisatrice» qui est, pour l'auteur, le pire méfait des temps actuels. Toute son œuvre en témoigne. Il étudie tous azimuts ce que le modernisme actuel exige des individus, et qu'il appelle «l'autonomie comme condition normative et impérative» – une sorte de diktat sociétal qui impose aux hommes, aux femmes et aux enfants dès leur plus jeune âge de se modeler, de se constituer et de se conduire en sujets autonomes qui réalisent en permanence le meilleur, non pas de ce qu'ils sont, mais de ce qu'ils *peuvent* être et, donc, de ce qu'ils *doivent* être, avec ce qui en découle forcément de sentiment d'échec. Il n'est donc pas étonnant que le tableau clinique dressé par l'analyste présente le patient sous les signes intégraux de la névrose de contrainte («fatigue écrasante, insomnies tenaces suivies d'hypersomnies tout aussi fatigantes, céphalées en casque, dyspepsie et vertiges», à quoi s'ajoutent «des sueurs, des accès de boulimie, un halo psychologico-moral confus, une faiblesse de la volonté, des sentiments d'inhibition, une difficulté à prendre des décisions», enfin, «une complète démentalisation des vécus»). La cure durera quatre ans, à raison de cinq à six séances de trois quarts d'heure par semaine.

La description minutieuse des séances est remarquable de précision. Elle permet à l'auteur de «rêver» les séances et de voir le dispositif analytique comme «l'emboîtement d'un tonneau des Danaïdes dans un autre, puis dans un troisième, etc.», bref, «tout sauf un contenant» – d'ailleurs, ajoute-t-il, il n'y avait pas de contenu, puisque le patient vidait tous ses propos (monocordes) de sens avant de les formuler! Il souffrait d'un «bruit

de fond» fait d'injonctions moralisatrices contradictoires qui le laissent éreinté. Il succombait – sans en mourir – à un «épuisement inépuisable»!

Castel décrit précisément les innombrables stratégies dont le patient usa tout au long du travail d'analyse pour échapper aux multiples rencontres éventuelles avec la mise en sens fournie par l'analyste. Les «troubles de la pensée», ainsi que Bion dénomme les carences du fonctionnement psychique rencontrées chez nombre de patients, y apparaissent comme des sources de tortures mentales pour Paramord, qui n'a d'autre souci que de s'y soustraire, car il ne s'agit de rien d'autre que de «négativer la vie psychique» elle-même (voir le chapitre «J'aurais voulu vivre sans symbole»). Castel compare même la décomposition des actions opérée par le patient avec les techniques des régimes criminels destinées à impliquer les agents dans des actions coupables. L'effet – à moins que ça n'en soit la cause – est «une division parasitaire entre je et moi».

La véritable marque inscrite par Castel dans la modernité de notre discipline réside dans un changement qui, dans ce travail actualisé, le fait aller de la clinique de la culpabilité à une clinique de la honte – une façon d'aller au-delà de la névrose obsessionnelle. Supervisé par Antonino Ferro, Castel reconnaît que «des pans entiers de la situation» de son patient pouvaient se lire autrement, sur un mode où prédomine «l'autocontrainte à s'autonomiser» plus aliénante que le surmoi œdipien somme toute étonnamment économique pour le psychisme, puisque, désormais, «le surmoi, c'est le moi»!

Avec des patients comme Paramord, un analyste ne peut pas s'appuyer sur une théorie qui fait de lui une surface en «miroir» du patient, surface qui «réfléchit¹» (!!!) les imagos que le patient projette inconsciemment. À cette métaphore il convient d'en substituer une autre, celle de la digestion (Bion). Là où le patient ne peut élaborer le matériel qui apparaît au cours des séances, il revient à l'analyste de lui offrir «une prothèse psychique transitoire» qui transforme le matériel. Pour Bion, et pour Castel, c'est une façon d'«être ensemble» (*togetherness*), voire d'«être deux» (*twoness*), pour travailler, ce qui permet au patient de «ne pas être *seul* à ressentir l'angoisse» – véritable définition de l'angoisse. Ce mode de liaison fournit également au patient un cadre qui lui permet de se lier *psychiquement* avec des personnages de son histoire dont il ne pouvait que se protéger, et renseigne l'analyste sur sa capacité – ou son incapacité – à «inventer des pensées nouvelles très dérangeantes pour [s]on fonctionnement mental».

1. Voir la phrase de Cocteau: «Les miroirs feraient bien de réfléchir avant de réfléchir.»

Castel passe d'une clinique de la culpabilité à une clinique de la honte en s'offrant, sous les traits du père, non comme un héros, mais comme un homme quelconque (d'Œdipe à Cham), ce qui «réduit à très peu la part d'idéalisation de l'Autre». De surcroît, l'auteur propose de méditer sur l'incitation sociétale actuelle à «expurger sa vie psychique de toute référence à une asymétrie structurante avec autrui».

«La psychanalyse française, conclut Castel, est atteinte d'une maladie sénile. Et cette maladie a un nom: transmission.» Il propose de «lui substituer un autre mot d'ordre, éminemment bionien: transformation». Transformation de la psychanalyse, certes, et du patient, bien sûr. Mais, du psychanalyste aussi, pour autant qu'il bénéficierait, lui aussi, d'une croissance (*growth*) de l'appareil psychique.

François Sacco, Eric Robert (dir.)

L'Origine des représentations

Regards croisés sur l'art préhistorique

Paris, Ithaque, 2016, 256 p.

Par PATRICK AVRANE

Cet ouvrage grand format, richement illustré avec près de cent photos, dessins ou plans, propose une rencontre, rarement faite, aux confins de la mythologie freudienne et de nos connaissances sur l'histoire de l'homme. La vingtaine d'auteurs de ces *regards croisés sur l'art préhistorique*, qu'il est impossible de tous citer, sont pour la moitié psychanalystes, les autres étant préhistoriens, anthropologues ou ethnologues. Que les psychanalystes, tous membres de la Société psychanalytique de Paris (avec un membre de la Société psychanalytique italienne), soient des freudiens des plus orthodoxes, cela donne, dans certains textes, le sentiment que Freud est la référence ultime et qu'il s'agirait de retrouver dans ces représentations préhistoriques la confirmation de ses thèses. Toutefois, cela n'est absolument pas le ton général de cet ouvrage, riche d'enseignements.

«L'approche puis la transmission des images de l'art pariétal suppose que nous tenions compte du rôle de l'interprète à différents niveaux: d'abord l'artiste créateur, qui interprète le monde pour en donner une représentation graphique, ne correspondant pas à un calque de la réalité mais à une transposition symbolique de celle-ci; puis le spectateur préhistorique, dans sa rencontre avec la paroi des grottes ornées; enfin l'obser-

vateur d'aujourd'hui, dont les distances et les différences culturelles ne devraient pas empêcher de retrouver une communauté d'expérience propre à tous les hommes quant aux conditions de la représentation graphique» (Alain Gibault et Denis Vialou, p. 7). L'enjeu du livre est ainsi défini. On le voit, il dépasse les études préhistoriques et nous met au centre de la rencontre avec ces représentations de nos lointains ancêtres.

«Le regard porté sur la figuration des parois des grottes du Paléolithique supérieur n'est pas sans nous surprendre car, au naturalisme des animaux représentés, s'oppose l'être composite humain» (id. p. 20). Cette surprise guide les réflexions sur l'origine des représentations à travers l'étude, la contemplation, la lecture des figures représentées sur les parois des grottes ornées. «L'animalité dans l'art pariétal paléolithique est représenté par les peintures et les gravures des animaux de plusieurs espèces [...], lesquels [...] frappent par leur fidélité à la nature, leur beauté fascinante et leur autosuffisance. [...] L'humanité est représentée par l'organe sexuel féminin : des triangles pubiens et des vulves, plus ou moins réalistes ou stylisés» (Patrice Bidou, p. 97). Mais il est remarquable que, si les animaux sont reconnaissables dans n'importe quelle position, le sexe de la femme ne s'accommode que de la verticalité ; le triangle ou la fente ne se lisent organe féminin qu'ainsi ; la femme est nécessairement debout, à la différence de l'animal. Nous comprenons que la confrontation essentielle est entre animalité et humanité.

Le corps humain n'est jamais représenté sous la forme esthétique de l'animal, il est schématisé ; pas de recherche de ressemblance, pas de traits sur les visages des Vénus. D'autre part, si le triangle pubien est fréquent, les figurations phalliques sont en très petit nombre, et l'acte sexuel jamais représenté. «L'association de l'homme et de la femme, qui semblerait aller de soi est particulièrement rare [...]. Il semble exister une réelle volonté de séparer l'élément masculin du féminin. Alors que la femme joue un rôle éminent, probablement en relation avec un symbolique de la fécondité, [...] il semble que la complémentarité homme/femme n'ait pas été essentielle à représenter» (Raphaëlle Bourrillon, p. 126). Cette même auteur remarque que si les ventres saillants évoquent un rapport à la fécondité, l'absence de représentations d'enfants est difficile à comprendre. Elle souligne aussi que, privées du discours qui les accompagnaient, le sens profond de ces images nous échappe, ce qui n'empêche pas de construire des hypothèses.

«Le cas est à peu près semblable à celui d'un mécène apportant à l'artiste une pierre rare, un onyx, pour qu'il en fasse une œuvre d'art. La grosseur de

la pierre, sa couleur et sa tachure aide à décider quelle tête ou quelle scène doit y être représentée», s'appuyant sur cette citation de *L'Interprétation du rêve*, Gérard Noir propose un travail sur l'utilisation du relief des grottes : «Associé à la poussée d'une pulsion d'emprise, le mouvement du graveur reprend deux des failles : sous l'effet de l'action, l'ensemble figurera alors à l'évidence le sillon vulvaire et le triangle pubien» (p. 46). Denis Vialou remarque que «le lieu même de la représentation est représentation» (p. 61).

«Dans la grotte Chauvet, un crâne d'ours déposé sur un bloc de pierre peut évoquer un rituel de l'ours et la représentation d'une figure totémique ; cette grotte ornée donne également une place à la représentation peinte de l'ours [...]. Ne pourrions-nous pas y voir une référence, selon l'hypothèse de Freud, à l'acte du meurtre du Père et de son substitut totémique?» (Alain Gibault, p. 72). L'image, dont on voit une photographie, est tentante ; mais, tout au long de ce livre, de multiples autres questions se posent, celles d'un culte primitif maternel, de la connaissance du rôle du père dans la conception, de la distinction des positions féminines et masculines, du rapport au symbolique, à la créativité. «Il s'agit pour l'artiste préhistorique comme pour l'artiste d'aujourd'hui de pouvoir surmonter les angoisses relatives à la peur de l'inconnu, de l'imaginaire et de l'inquiétante étrangeté» (Alain Gibault p. 80).

Tout le grand intérêt de *L'Origine des représentations* est précisément de nous éclairer sur cet inconnu préhistorique, de nous permettre d'en comprendre l'imaginaire. Ainsi, l'étranger de ces temps lointains nous est plus proche parce que nous percevons quelle inquiétante étrangeté nous partageons avec lui.

Jacques Arènes

La Fabrique de l'intime. Le couple, le sexe et l'enfant

Paris, Cerf, 2017, 225 p.

Questions de vie

Paris, Seuil, coll. Points, 2017, 238 p.

Par PATRICK AVRANE

Jacques Arènes est psychanalyste et professeur à l'Institut catholique de Paris. Nous avons rendu compte (*Lettres de la SPF* n° 29) de ses ouvrages : *La Quête spirituelle hier et aujourd'hui* et *Croire au temps du Dieu fragile* (Cerf, 2011 et 2012). Aujourd'hui, dans *La Fabrique de l'intime*, il centre sa réflexion sur le

couple. De la même façon que, nous dit-il, la religion est passée du lien fort au lien faible, «la situation conjugale [...] n'a jamais été aussi complexe. La raison évidente réside dans le caractère fluctuant et relativement instable de notre société, ou plus exactement du tissu social. La fragilité individuelle et généralisée qui en résulte affecte d'une manière tout à fait originale l'espace conjugal et familial» (p. 7). Ainsi, nous voyons que son souci de clinicien se porte sur cette fragilité, celle que l'on retrouve dans le rapport des croyants à la religion – ce que Jacques Arènes avait développé dans *Nos Vies à créer* (Cerf, 2014, présenté dans les *Lettres de la SPF* n° 31).

«Le lien est en recomposition permanente, notamment dans le champ de la condition affective et sexuelle contemporaine. J'ai déjà parcouru d'autres champs du lien humain, notamment à travers la question du religieux et du phénomène de l'autorité. De l'étude de ces deux espaces, on peut déduire le même constat. La trame du lien est aujourd'hui affectée» (p. 8), et on peut lire à ce propos le volume que Jacques Arènes a dirigé avec Jacques de Longeaux : *Faire autorité aujourd'hui* (éd. Parole et silence, 2013, présenté dans les *Lettres de la SPF* n° 31). Ce constat va guider le travail de Jacques Arènes, particulièrement au sujet du couple, dans *La Fabrique de l'intime*. Il remarque tout d'abord l'ambivalence du désir de faire couple et la normativité implicite, «les influences familiales existent [...], mais elles s'exercent dans l'ombre» (p. 31), mais, du fait de l'individualisme qui se développe, chacun se fabrique son propre roman du mariage.

Par ailleurs, insiste-t-il, la société est en plein paradoxe : plus elle produit de l'exclusion, plus elle se soucie de l'inclusion, aussi, «la minorité homosexuelle fait partie de ces marges créatrices qui très précisément inventent aux yeux de notre culture la nouveauté du lien» (p. 39). C'est ainsi qu'avec le mariage homosexuel, véritable nouveauté, le destin des relations entre hommes et femmes est modifié. Toutefois, «homos ou hétéros, nous avons à régler nos comptes [...] avec l'autre sexe, comme avec l'image de notre propre sexe» (p. 49). Si l'auteur note que les essais sur la question masculine n'ont pas été nombreux, il remarque également qu'avec la culture *gay* le corps sexué n'est plus uniquement du côté de la femme.

Bien qu'il souligne que l'objet d'amour est une énigme, et que la relation sexuelle n'est pas simplement une recherche de plaisir partagé mais une interrogation sur ce qui se passe dans le corps de l'autre, Jacques Arènes reconnaît mettre l'accent sur l'aspect conflictuel du couple, celui de la compétition narcissique, là où se joue l'attente vis-à-vis du continent noir de l'autre sexe. «L'incertitude contemporaine autour de la sexuation se joue là, dans cet espace où chacun attend quelque chose de l'autre qui

se dérobe ou qui se montre au contraire trop insistant» (p. 85). On comprend alors que les couples qui durent semblent parfois relever du miracle; ils entretiennent l'illusion première. Parfois, leur agencement relève d'un enfer. «La dialectique du couple s'accomplit dans le réel. Elle est aussi constituée d'oppositions objectives et de la faculté à les surmonter» (p. 153), cela, que le couple soit homosexuel ou hétérosexuel, ne serait-ce que parce que chacun s'identifie ou se contre-identifie au couple de ses parents. Enfin, «notre époque est caractérisée par la dissociation du conjugal et du parental» (p. 151).

Ce livre de Jacques Arènes est intéressant par le bilan qu'il fait de cette fabrique contemporaine de l'intime du couple. Et nous concluons avec lui que «c'est ainsi qu'il nous est donné d'explorer ce que l'amour humain a de décevant, de fragile mais aussi d'infiniment précieux» (p. 217).

Son autre ouvrage, *Questions de vie* a pour sous-titre: «Un psy face aux détresses d'aujourd'hui». On pourrait le considérer comme le versant clinique de *La Fabrique de l'intime*, car Jacques Arènes y aborde les mêmes interrogations. Mais ici, les situations sont très concrètes. «Je réponds depuis des années aux “questions de vie” posées par les lecteurs de l'hebdomadaire *La Vie* [hebdomadaire chrétien] sur son site Internet. Ces lettres n'appellent pas de réponse au sens strict [...], et pourtant il faut y répondre. Modestement. Pourquoi? Parce qu'il faut du courage pour porter les souffrances que l'on sait être des détails dans le tissu du monde» (p. 11). Si ces lettres n'appellent pas de réponse, elles n'en sont pas moins un appel, suscité par l'offre que constitue le site du journal. À cet appel, Jacques Arènes ne se dérobe pas. Réparti en rubriques, ce livre reprend les envois (avec parfois quelques coupes pour respecter la confidentialité) des lecteurs de *La Vie* et les réponses de Jacques Arènes. Une femme orpheline de mère, en partie élevée par une tante haineuse; une famille désunie; un homme dans l'enfer de son refus d'être père; une femme otage de sa mère; un homme déchiré entre son couple et l'amour; une quarantaine de lettres, autant de témoignages concrets et de réponses de l'auteur.

La première rubrique est intitulée «Le poids du destin», mais ce titre pourrait sans doute être générique dans la mesure où Jacques Arènes ne cesse d'indiquer à ses correspondants les chemins qui permettent de sortir du fatum. «Croire au salut dans sa version la plus laïque, mais la plus forte, c'est nous convaincre qu'il n'y a plus de fatalité, que nous en sommes sauvés... à tout jamais» (p. 31).

Bertrand Mary

Petite histoire des nains de jardin

Paris, Imago, 2017, 155 p.

Par PATRICK AVRANE

Les éditions Imago savent nous proposer les ouvrages auxquels nous ne nous attendons pas, et qui, en même temps, nous apparaissent indispensables, à l'image du *Point du i* de Pierre-Michel Bertrand (2013, voir *Lettres de la SPF* n° 30). Aujourd'hui, voici une nécessaire histoire des nains de jardin. Elle est plus complexe et mouvementée qu'on l'imagine le plus souvent; elle est aussi révélatrice des mouvements de notre culture, voire de la civilisation!

Bertrand Mary, qui n'en n'est pas à son premier essai sur les mœurs contemporaines, puisqu'il a publié des livres traitant de la pin-up, de la photo sur la cheminée ou encore de Walt Disney, nous offre un texte complet sur l'existence à travers les siècles de ces petits personnages, pour lesquels il ne cache pas une certaine tendresse, ce qui rend la lecture de son livre d'autant plus agréable.

Nains de cour et gnomes médiévaux sont la lointaine origine de ceux que l'on nomme toujours *garden gnomes* dans les pays anglo-saxons; mais bien avant d'orner les jardins de banlieue, ils faisaient la fierté des parcs de l'aristocratie italienne de la Renaissance, avant d'occuper ceux de la noblesse allemande. Toutefois, c'est à la fin du XIX^e siècle que le nain de jardin tel que nous le connaissons est né. Nous suivons avec intérêt ses pérégrinations au fil de l'histoire, ses apparitions, ses disparitions avec les guerres, au fil des mouvements sociaux, car s'il est un marqueur social, il est aussi un engagé politique. Il s'élève contre Bismarck; il est traité de sous-homme par les nazis, de petit-bourgeois dans l'Allemagne de l'Est – grande productrice, mais dont les nains étaient réservés à l'exportation. *Blanche neige* puis *Amélie Poulain* en font des héros. Présents dans les plus beaux jardins et les expositions florales, puis figures exemplaires du kitsch et du mauvais goût, traqués par un Front de Libération et son mépris de classe, ils sont récupérés par l'art contemporain. Leur histoire est riche et mouvementée, avec eux, on ne s'ennuie pas!

«Donnant toujours l'impression d'émerger d'une grotte, d'une mine ou d'un bois, les nains surgissent d'un monde irréel, mais profondément familier. [...] Un étrange face-à-face débute alors, au cours duquel les

habitants des modestes pavillons n'ont guère de mal à se projeter sur ces petits êtres impassibles, tant ceux-ci leur parlent d'eux-mêmes» (p. 76).

Ainsi, cette *Petite histoire des nains de jardins* conte aussi notre histoire, celle des hommes, de leurs fantasmes, et de la façon dont ils les incarnent. Si le terme n'avait pas pris une connotation péjorative, nous pourrions dire aussi que les psychanalystes, après avoir été réducteurs de tête, sont tous un peu nains de jardins!

Philippe Romon

Je ne m'appelle pas Paul Velasquez

Paris, Carnets nord, 2017, 318 p.

Par PATRICK AVRANE

La couverture du livre montre un cycliste dont les contours sont flous, tournant dans une rue de Paris dont on lit le nom sur une plaque caractéristique de la ville, un lieu particulier, avec une maison dont un des murs est peint, rien de formaté Haussmann, Art déco, ou moderne 1960, mais sans aucun doute un quartier parisien. La couverture est emblématique du livre. On ne sait pas exactement où l'on est, sauf si on connaît exactement le lieu, mais on a une idée assez précise de l'endroit.

Entre autofiction et enquête, Philippe Romon, membre de la Société de psychanalyse freudienne et journaliste, rédacteur en chef de *Psychologie magazine*, nous convie à le suivre dans sa recherche sur ce qu'est un homme, plus particulièrement un homme sexué, pas une femme.

Son héros se nomme Paul Romon. Il interroge Monique Schneider, accueillante et clairvoyante; il a longtemps fréquenté le divan de Pierre Legendre, mais aussi celui d'un certain Valentin Zetlin à New York, dont nous ne sommes pas certain qu'il existe. Il a lu tout ce qui compte, *Le Banquet* de Platon, Élisabeth Badinter et les récits des cérémonies d'initiation en Nouvelle Guinée. Il a visité beaucoup de toilettes, car c'est sa curiosité; c'est ainsi qu'il a terminé sa cure: «Si du cabinet aux cabinets, il n'y a qu'un pas, j'ai mis près de quinze ans pour le franchir. [...] Déçu, [...] ça fait partie de la fin d'une cure» (p. 17). Il a fait un stage de *Gestalt* intitulé: «Viens si t'es un homme»; il a rencontré des médecins et des thérapeutes. Il a eu des femmes, il a des enfants; sa compagne actuelle peine à accéder à la jouissance, un soir, elle se confie au cours d'un dîner chez un couple de psychanalystes: elle a été abusée jeune, est devenue anorexique; en rentrant avec elle, il l'interroge: «Tu n'en as

jamais parlé à personne ? [...] À mon grand étonnement, elle a éclaté de rire. “Mon Paulisson, arrête de dramatiser” » (p. 203-204).

Il a quelques idées : « Il faudrait n’avoir à faire l’amour que deux fois dans sa vie : la première pour en être nostalgique, la seconde pour ne rien regretter » (p. 37). Il imagine trouver quelques réponses : « Sara a dirigé ses yeux trop clairs vers moi. “Ce que j’attends d’un homme : qu’il soit ni fils ni père” » (p. 59), mais il prend soin de ses parents, s’inquiète de ses fils. Il traverse quelques expériences : voulant se faire réformer du service militaire, il feint une tentative de suicide, se retrouve à l’infirmierie. « Alors Romon, comment on va ce matin ? Je me suis raidi. C’était l’infirmier. Plutôt amical [...]. Si je m’étais appelé Velasquez, il m’aurait tout aussi naturellement demandé : Alors Velasquez, comment on va ce matin ? Seulement je ne m’appelais pas Velasquez mais Romon, et ce qu’il ignorait, l’infirmier des armées ce matin-là, c’est que quand j’entends “Romon”, quelque chose en moi se ferme. Se verrouille et me tétanise » (p. 81).

Je ne m’appelle pas Paul Velasquez est assurément un livre déverrouillé dont l’auteur, Philippe Romon n’est pas – ou plus – tétanisé !